

*N<sup>o</sup> 30/n. c. 27 Apr. 1894.*

# CÉSAR BOLLIAC

---

POÉSIES

1958

B45071

# CÉSAR BOLLIAC

*Ino. 3089*

POÉSIES

TRADUITES DU ROUMAIN EN PROSE ET EN VERS FRANÇAIS.

*C 11270*



PARIS,  
 IMPRIMERIE DE POMMERET ET MOREAU,  
 QUAI DES AUGUSTINS, 17.

1857

C/953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
A. 89 587

**B.C.U. Bucuresti**  
  
**C111270**

RC142/03

1828

# CRITIQUE

DES

## ŒUVRES POÉTIQUES DE M. CÉSAR BOLLIAC

PUBLIÉES DE 1835 A 1840,

Par M. VAILLANT<sup>1</sup>.

---

César Bolliac est un des jeunes hommes les plus indépendants de son pays. Cette vertu, qu'il doit moins à la lecture de Plutarque dont la langue lui est familière qu'à l'instinct de son cœur, qui l'a poussé à préférer cette lecture, l'a d'abord rendu fougueux et passionné ; et son imagination sans frein et sa plume désordonnée l'ont parfois montré en opposition avec lui-même. Mais depuis il s'est calmé, il est entré dans une bonne voie. Chanter tout ce qui est national, faire revivre dans des vers gracieux les vieilles légendes lui a paru plus convenable que de se perdre dans une philosophie sans logique et dans un fatalisme absurde. Grâce à cette nouvelle direction de sa muse, je sais comment, trois fois détruite par les sorciers, la belle église d'Arges parvint enfin à tenir sur sa base. C'est Uça<sup>2</sup> qui la soutient...

<sup>1</sup> Depuis, M. César Bolliac a publié plusieurs autres recueils : en 1842 et en 1847, à *Bucarest* ; en 1852 et en 1857, à *Paris*. A la traduction de son poème *Domnul Tudor*, nous avons cru devoir joindre celle de quelques poésies déjà publiées ou inédites, et qui font connaître le poète roumain sous un nouveau jour. M. César Bolliac ne s'est pas contenté, en effet, de chanter l'amour, la gloire et la liberté, il n'a pas seulement fait revivre les légendes héroïques ou populaires de son pays, mais c'est un des poètes de la nouvelle pléiade roumaine qui ont le plus touché aux questions sociales. Soit qu'elle s'inspire des souffrances des *klakash* (paysans corvéables) et des *tsigains* (esclaves), soit qu'elle s'attaque aux vices des *boyards*, sa muse a des accents qui rappellent parfois ceux de Byron et de Victor Hugo. Sous ce rapport, les fragments que nous publions nous semblent offrir un double intérêt, comme indice des aspirations poétiques et sociales d'un peuple longtemps oublié sur les rives lointaines du Danube, et si digne, par son origine gallo-latine et par ses longs malheurs, des sympathies de l'Europe. (*Note du traducteur.*)

<sup>2</sup> Ce nom est la finale de Mariuça (Marion).

C'est Uça qui n'a pas vingt ans,  
Uça, qui depuis deux printemps  
Jouit des douceurs du ménage;  
Uça qu'à la fraternité,  
Victime de sa probité,  
Lui, Manol, va donner en gage.

Oui, pour achever cette merveille de la renaissance, il fallait un sacrifice ; il fallait immoler une femme pour sauver de la po-  
lence tous les ouvriers employés à cette construction, et le dévouement de maître Manol est une grande leçon de patriotisme qu'il était bon de donner aux Romains. C'est à eux d'en profiter. Le poète a fait son devoir en développant comme il convenait ce lamentable écho des montagnes :

Manol, maître Manol !  
La muraille me serre ;  
Mon lait blanchit la pierre !  
Es-tu donc ivre ou fol ?  
Adieu, maître Manol !

Manol n'est pas ivre, mais il a juré, il doit à son corps de tenir le serment, et d'achever le sacrifice ; il l'achève et meurt d'amour sur le tombeau de la victime qu'il vient de claquemurer.

Depuis lors église et couvent,  
Demeurés fermes sur leur base,  
Jettent le passant dans l'extase.

Marie de Bez-Dadet Ilinca ou le conseil des jeunes filles sont aussi pleines de cette gracieuse naïveté qui fait le charme de la ballade, et j'avoue que des poésies de Bolliac, c'est ce qu'il m'a été le plus difficile de conserver. Le poète ne s'en tient pas à ces sujets gracieux, il profite de toute occasion pour chanter, et il sait au besoin employer la trompette pour chanter, aussi bien que la flûte ou la cobza. Le premier bâtiment valaque qui depuis deux cents ans ait flotté sur le Danube, la Mariça de M. Alexandre Villara, vient-il d'être lancé sur ce fleuve,

« Va, lui dit Bolliac, va montrer à l'Europe les couleurs de la

Romanie; — va lui porter les richesses de notre sol et lui demander ses lumières; va visiter l'Italie, la France et l'Espagne et dis à leurs peuples — qu'il est encore des Romains du Danube au Dniester et du Tibisque au mont Hémus. » — « Quand tu passeras devant l'Italie, hisse tous tes pavillons, c'est ton ancienne patrie, c'est ta mère; quand tu longeras les côtes de France, salue-la par des cris de joie: elle est la terre de liberté. » — « Et si tu touches à l'Espagne, et il t'y faut toucher, tu nous diras à ton retour tout ce qu'il a fallu de vertu à cette fière nation pour se régénérer. Tu salueras en elle ta sœur aînée, la patrie de Trajan. »

Mais c'est surtout dans la pièce du Renégat qu'il montre tout ce que sa verve a de chaleureux, tout ce que son cœur renferme de sentiments nobles et élevés. Quand il s'est fait une juste idée de l'homme qui s'abaisse jusqu'à reprocher ses bienfaits, qui fait le lendemain des démons de ses dieux de la veille, qui le soir adore ce qu'il blasphémait le matin, qui ne vit pas pour être vertueux, mais qui joue la vertu pour vivre, oh! alors qui n'aime à l'entendre, transporté d'une sainte indignation, s'écrier :

Quoi! c'est là ta morale? Hé quoi! c'est là ta loi?  
Détourner de sa route un pèlerin qui passe;  
Lui dire: viens, ami; viens! il fait bon chez moi;  
Viens-y te reposer; et plus tard, à la face,  
En reproches sanglants, le lui jeter vingt fois!

(LA ROUMANIE, tome III, pag. 200.)

---

# DOMNUL TUDOR

ÉPISEDE DE LA RÉVOLUTION ROUMAINE DE 1821.

---

## I.

C'est ici la terre fertile <sup>1</sup>. C'est ici la plaine riante, dont les épis sont les premiers à jaunir. C'est ici la contrée où revivent les antiques coutumes ; la contrée fière de son nom, et que l'Oltù et le Jiù roulant en cercle, semblent garder comme deux sentinelles.

C'est ici le siège de la tyrannie. Partout des vallons et

<sup>1</sup> Petite Valachie ou Banat de Craïowa. Depuis l'arrivée des Phanariotes, ce pays a été le foyer des luttes nationales. Sortes de *guerilleros*, les pandours y ont fait longtemps, dans leurs montagnes, la guerre aux Turcs et aux boyards phanariotes.

des collines dont les voix racontent les maux soufferts. C'est ici la terre qui nourrit l'enfant vengeur, le jeune Oltain, dont le cœur palpite quand les bois commencent à verdier, ou quand, tirant son premier coup de fusil, il a visé juste ;

Car cette terre, sur laquelle pleurent et sa mère et ses sœurs, est tout sang. C'est le sang de son père qui l'a abreuvée ; car son grand-père lui avait raconté que son père à lui avait été mis à mort sur le pal, et que sa mère avait été ravie par un besleagà <sup>1</sup> ;

Car le fruit des sueurs de sa mère veuve est la proie des ciocoï <sup>2</sup>, et lui-même n'ayant plus, depuis les Russes, ni toit, ni bétail, ni pelle, ni charrue, il ne peut que faire la chasse à ceux qui le dépouillent.

Car demain vient encore une armée ; demain il lui faudra payer sa rançon ; demain il sera envoyé au *salahori* <sup>3</sup> où il est traité comme un chien ; et tout son travail ne lui donnera pas de quoi laisser à sa mère un morceau de pain pour le lendemain ; car il a deux jeunes sœurs

Qu'il chérit, mais dont il désire la mort : elles sont gentilles, et on les a remarquées ; le déshonneur les attend. Il ne faut pas songer, sous la tyrannie, à prendre une compagne, à devenir père. Il a une malédiction sur sa vie celui qui se marie !

Oh ! avoir un foyer, une famille, n'est pas possible là où tout ce que l'on a gagné avec tant de peines vous est ravi sans la moindre raison !

<sup>1</sup> Administrateur turc.

<sup>2</sup> Sobriquet que les Roumains ont donné aux boyards phanariotes et qui signifie valet, parvenu, pied-plat.

<sup>3</sup> *Salahori*, espèce de corvée exigée du paysan par le gouvernement quand il y avait des travaux extraordinaires, ordonnés par les Turcs, les Russes ou les Autrichiens.

Telles sont les pensées qui agitent le cœur de l'Oltain. Rêveur et triste, il dévore ses larmes, jusqu'à ce qu'il entende le coucou chanter. Alors il s'élançe dans les bois.

Il est amer le pain qui provient d'une terre trempée de sang et qui est pétri dans les sueurs et dans les larmes. Celui qui s'en nourrit, son cœur s'endurcit en se développant; son sang déborde, il lui crie dans ses veines : Va mourir!

Quand de son gîte l'Oltain sort et se place en embuscade, sans espoir de revoir sa mère et tous ceux qui lui sont chers, il fera bien de se retirer le brave de la Potira<sup>1</sup> qui a une famille, et qui espère s'en retourner chez lui avec sa paie et son butin; car s'il avance, il est mort!

Plus méchante est la bête fauve, quand elle est captive; mais parvient-elle à rompre ses liens, la rage l'emporte: c'est une épouvante. De son œil jaillit l'éclair; ses poils se hérissent; et grinçant des dents, les griffes crispées, elle bondit vers l'endroit d'où le feu est parti, et dévore l'arme et l'homme armé.

Ainsi de l'enfant du Jiù : il grimpe avec la chèvre sauvage sur les coteaux; il se glisse dans les tanières des renards; sa balle tue l'hirondelle dans son vol; il se jette sans peur dans les hordes turques. Seul, il trouble l'armée d'un pacha, et sa lance atteint le pacha lui-même sous sa tente.

C'est ici que grandit la fille du pandour, dont l'œil joue et fascine comme l'œil du serpent, et tient l'homme sous le charme; la belle fille aux longues tresses, au visage blanc et ovale, à la taille svelte. Rapide à la course, elle veut rattraper le ruban qu'un jeune vaillant, aux longs cheveux, lui a arraché au milieu des danses;

<sup>1</sup> Corps de pandours, espèce de maréchaussée irrégulière, à la solde du gouvernement, pour faire la chasse aux brigands.

Mais lui, quand il l'a attirée à l'écart, il jure que ce ruban va bien à son fusil ; que c'est elle qu'il aime et qu'il aimera toute sa vie, si elle consent à le suivre dans les bois. Chaque soir il lui sacrifiera dix Turcs pour un baiser.

C'est d'ici que partent pour aller brigander jeunes gens et jeunes filles ; celles-ci bourrant, ceux-là tirant le fusil meurtrier. Aujourd'hui, loin ces mœurs barbares ! Il est lâche celui qui va dans les bois pour se venger. Aujourd'hui, le pandour n'est plus brigand, il est soldat !

Aujourd'hui les vaillants ne se battent plus dans l'ombre : ils se montrent et sortent nombreux comme les feuilles qui les cachaient. Aujourd'hui, la joie dans l'âme, et chantant des hymnes de liberté, ils vont dans les rangs au son des fanfares.

Il en arrive ainsi quand la patience longue et muette est à son terme. La chaîne se brise avec fracas ; les masses se soulèvent au signal.

Plus la poudre est comprimée, plus elle a de force de répulsion, et plus elle fait des ravages quand une étincelle l'a touchée.

Telle était la situation de l'Oltain, quand Tudor lança une proclamation portant la mort aux Osmanlis.

La misère et l'oppression régnaient plus que jamais dans les campagnes. Après l'Autrichien, le Tatar, le Turc et les Pasvantli<sup>1</sup>, la peste, la rapine et la corvée avaient achevé la ruine du pays.

Pas une habitation restée debout. Vieillards, femmes, enfants s'en allaient errants ou gisaient sur le sol humide. Plus d'églises, plus de villes ni de villages ! la flamme les

<sup>1</sup> *Pasvantli*, gens du pacha *Pasvantoglù* des bords du Danube, rebelle même au sultan et qui ravagea, pendant huit ans, les provinces des deux rives du Danube.

avait consumés, et l'on en cherchait en vain la trace. Ceux des habitants qui avaient survécu étaient réduits à chercher fortune dans les bois. Ils étaient brigands.

## II.

Ce qu'il y a de charme dans une matinée de printemps, dans ce doux soleil qui se lève, dans ce ciel bleu, profond, serein, dans ces oiseaux qui chantent et font leurs nids, dans ces papillons qui voltigent de fleur en fleur, au souffle embaumé du zéphyre ;

Ne le retrouve-t-on pas dans une belle soirée d'automne, à la chaleur tempérée, au soleil pâle dans un océan d'azur ? Voyez ! les arbres sont chargés de fruits et les oiseaux de passage, s'appelant et se cherchant, semblent tenir conseil sur leur départ.

Dans un château du village d'Otetelis <sup>1</sup>, un jeune homme et une jeune fille regardent dans la plaine. Joyeuse est la jeune fille, triste et rêveur son amant.

Ses yeux sont bleus, son regard tendre. Celle qu'il aime a les yeux noirs, des yeux qui lancent des flammes : elle sourit et rayonne ; il regarde et se sent mourir ; elle est le feu qui consume, il est l'objet qui le nourrit.

Car il est dans la nature que la neige se fonde quand les rayons tombent sur elle, il est dans la loi des êtres que les yeux bleus s'absorbent dans les yeux noirs en les contemplant.

Quand deux feux se rencontrent, ils se confondent, se renouvellent, jettent une flamme, et puis s'éteignent, parce que le feu ne saurait nourrir le feu ; mais les yeux noirs peuvent se raviver éternellement dans les yeux bleus.

<sup>1</sup> Village de la petite Valachie.

— Cher Tasé, quitte cette tristesse. Veux-tu savoir l'âge que j'ai ? Dix-huit ans, aujourd'hui même révolus. Or, ma mère est contente de toi. Hier soir, me croyant endormie : « Que je serais heureuse, disait-elle à ma sœur Iren, si je trouvais un autre Tasé !

« Aussitôt retournée à la maison, ajouta-t-elle, en se signant, je veux les marier. »

— Je ne sais pas, Zoé, mais j'ai pressentiment d'un grand malheur. Je ne puis croire à tant de bonheur.

— Bah ! tu es fou.

Quel doute peux-tu avoir ? Nous savons qu'une forte discipline retient les pandours sans relâche. Un pressentiment ? Dis plutôt impatience. Quand nous sommes agités par une grande peur, notre esprit se crée des chimères qui s'évanouissent avec elle, sinon nous croyons avoir senti.

— Chère Zoé, viendra-t-il le jour où tu seras toute à moi ?

— Vois-tu, Tasé, comme j'ai deviné ? Oui, tu prends l'impatience pour un pressentiment. Pour moi, je ne songe ni au pillage qui nous menace, ni à rien au monde. Quand je suis avec toi, j'aime, voilà tout. —

Alors la coquette jeune fille : « Je crois que les paupières de ma mère sont fermées, se dit-elle, et que ma sœur et nos gens dorment sans songe ; » et comme envieuse d'un baiser, elle se lève pour s'assurer si quelque profane ne la voit pas ; puis, ramenant les plis de sa robe de peur que le frôlement n'éveillât sa mère ou sa sœur, elle mord son doigt : Tasé peut l'embrasser.

Quelle est la femme qui, en se créant un paradis, ne s'y place pas au même instant ? Dans la fille d'Ève la puissance d'imagination est grande ; mais que sa patience est de courte durée et faible son jugement !

Pourtant moins de vivacité lui siérait-elle, et la femme serait-elle vraiment femme, si elle était plus réfléchie ?

Or, Zoé avait une de ces beautés mobiles, changeantes, qui captivent. Comme les filles d'Occident, elle avait la blancheur du lait ; comme les filles du Midi, les couleurs pourprées du soleil.

Sa voix avait un timbre qui donnait le frisson d'amour ; son front rayonnait d'un éclat céleste. Rêveuse et calme, on eût dit un ange en prière. Quand elle folâtrait et babillait, c'était l'espérance à laquelle nous sourions.

— Chère Zoé, je te regarde, et voilà, je reste en admiration. Qui es-tu pour m'ouvrir ainsi les cieux avec un sourire ?

— A Pâques fleuries, je serai craïoveasca<sup>1</sup>. Je serai mariée. Dix jours encore, et tu m'appartiens ! Tu dis que tu m'aimes, Tasé. Pour moi, je suis jalouse, mais jalouse d'une laide comme d'une belle. Un signe, un mot, un regard, tout me fait peur. Ami, me veux-tu comme cela ? Je ne suis pas autre.

— A la seule pensée de notre union j'éprouve plus de bonheur que si je rêvais l'empire du monde et la possession de toutes les beautés de la terre. Dans cette union est ma vie, ma religion, mon espérance et mon paradis.

Quand ta main est dans la mienne, je sens comme une flamme s'allumer en moi. Je suis ravi, transporté. Il me semble que ton sang communique avec le mien, et que l'âme et la vie vont et viennent de l'un à l'autre, en charmant nos sens.

La femme est une messagère qui guide l'homme vers la Divinité, et donne à son âme la nourriture céleste. Ainsi l'a

<sup>1</sup> Nom de famille de Tasé.

voulu la Providence; mais en donnant à la femme l'instinct de l'amour, elle a donné à l'homme la faculté de la comprendre.

Tu es pour moi le monde entier : en toi je trouve tous les biens que l'homme peut désirer. Présente, je suis dans l'Éden. Absente, tu m'apparais comme une image céleste. Je comprends, par toi, la pensée divine.

Non, ma bien-aimée! ce n'est pas la beauté visible, ce n'est pas la jeunesse que je considère en toi : c'est ce principe d'immortalité. Ton visage est le reflet d'une âme, et son rayonnement révèle ta divine origine.

Car la beauté ne consiste pas dans les traits physiques ni dans telle ou telle forme dont le sculpteur se plaît à parer ses statues, mais dans ce reflet mystique, divin, qui illumine le visage et fait jaillir de l'âme une source d'amour et de poésie.

Par quel charme, par quelle magie ton visage, dans ses diverses symétries, reflète-t-il la beauté de ton âme? Tu ne sais pas encore toute ta puissance sur moi; tu ne sais pas encore tout le bien qu'elle me fait. Sens-tu cette âme que tu absorbes en toi par ton regard?

Oui, ton amour est un soleil à la douce chaleur duquel s'épanouit mon âme, comme une plante qui croît, se développe, se colore et répand son parfum sous le doux regard du dieu du printemps. —

Tout à coup la maison est dans l'épouvante. Partout des cris, des pleurs, des prières et des lamentations. On court aux armes, chacun croit toucher à sa dernière heure.

Au loin, dans la plaine, campe une armée noire de cavaliers qui vont galopant çà et là, et tirant des coups de carabines qui retentissent dans l'air et font vibrer les carreaux des maisons.

— « Chacun à son poste! Visez juste, et que nul ne prête l'oreille à leurs paroles! » — criaient du haut des clochers, ceux qui, avec Poënarul <sup>1</sup> s'étaient emparés de la petite église et du pavillon du château, comme d'un avant-poste.

Paraît un Albanais, visage brun, grosses moustaches. A cheval, devant la porte, il serre dans ses larges étriers les cottes luisantes de son coursier noir, aux narines fumantes, et son jirit <sup>2</sup> à la main, il en dompte à peine la fougue. — « De par Domnul Tudor, s'écrie-t-il, ouvrez, ou vous êtes perdus! »

— « A ce qu'il paraît, tu as envie de régaler les corbeaux de ton corps, lui cria d'une fenêtre Jencea <sup>3</sup> riant.

— Hé quoi! Jencea, c'est toi? Que fais-tu là, palicare? N'as-tu pas honte de perdre ta jeunesse au service des vils ciocoï? Viens à nous plutôt, viens à Tudor.

— Retire-toi, frère Jova <sup>4</sup>, tiens-toi loin de cette fenêtre, loin de la portée de mon fusil; car nous avons été jadis compagnons, et je ne voudrais pas voir ton cadavre la proie, demain, d'un chien affamé! Il y a juste dix ans que je mange le pain de ce maître que tu viens d'insulter.

Mais quel est ce cavalier à la capote rouge? armé jusqu'aux dents; il laisse tomber, comme un Haïduke, son *pochou* <sup>5</sup> sur ses sourcils. O la belle housse! ô le beau cavalier! et comme son cheval hennit bien! Oui, mais mon

<sup>1</sup> Boyard qui s'était réfugié avec les autres familles dans ce château.

<sup>2</sup> Bâton dont on se sert en Orient pour divers exercices. Autrefois la jeunesse roumaine était très-habile à manier le *jirit*, qui rappelle le *javelot* antique, et les cavaliers s'en servaient comme d'un fouet.

<sup>3</sup> Chef d'Albanais.

<sup>4</sup> Autre chef d'Albanais.

<sup>5</sup> Long châle de soie rayée dont les Albanais enveloppent leur tête à la vieille mode turque.

*chichiné*<sup>1</sup> porte juste, et cheval et cavalier vont disparaître comme un feu-follet.

Je plains pourtant son coursier, car il va tomber et mordre la poussière, frappant l'air de son sabot et couché dans un lac de sang.

— Ne plains que toi ; ce coursier, c'est Turculețu<sup>2</sup> qui le monte. Russes et Turcs le connaissent.

— Quel est cet autre, qui réfléchit comme un négociant en faillite ? Il est large des épaules, le pauvre vieillard !

— C'est Prodan<sup>3</sup>, aux tempes grises. Si, fronçant le sourcil, il te fixe du regard, l'arme tombera de tes mains. Des hommes tels que toi ne sont pas faits pour soutenir la vue de ce vieux guerrier, et peu comme lui savent dompter un cheval. —

C'est ainsi qu'ils se parlèrent en échangeant une balle ; mais ils ne purent s'attraper, étant l'un et l'autre également invulnérables<sup>4</sup>.

— Avec du plomb, ça ne va pas, dit Jencea, et des balles d'argent, je ne voudrais pas t'en envoyer ; ce serait payer trop cher la mort d'un chien.

— Reçois celle-ci de ma part, pauvre valet des ciocoï, répliqua Jova. — Au même instant, ajustant sa *caronfila*<sup>5</sup>, sa caronfila à balles forcées, à fleurs d'onacre, à dessins d'or sur le canon, et saintes reliques pendantes au manche, deux balles, liées avec un fil en fer-blanc, partirent et vibrèrent

<sup>1</sup> Long fusil turc à balles forcées.

<sup>2</sup> Autre chef d'Albanais.

<sup>3</sup> Ancien chef de pandours, d'origine bulgare, et plus tard l'un des conseillers de Tudor.

<sup>4</sup> C'est une croyance générale en Orient, et même parmi les pandours, qu'au moyen d'un talisman, de reliques ou de prières écrites, des guerriers peuvent devenir invulnérables. Protégés contre le fer et contre les balles de plomb, il n'y a que les balles d'argent, dit-on, qui peuvent les atteindre.

<sup>5</sup> Fusil encore plus long que le *chichiné*.

coup sur coup dans la maison : c'étaient deux balles d'argent.

### III.

Il y a dix heures qu'on se bat, dix heures que les feux se croisent et se répondent ; les assiégés sont cernés ; car les Albanais sont en grand nombre (on en compte plus de mille) : comment se défendre ? Ce sont des tigres ; et voici que d'autres viennent les renforcer.

Cinquante feux défendaient les murs, dix autres partaient de l'intérieur ; mais tous, à présent, se ralentissent. Cependant, ceux des Trestiencé<sup>1</sup> tiennent encore ; et là, c'est Tasé, ayant avec lui trois combattants, vieux Albanais.

Combat terrible ! la sueur coule sur tous les visages, mais Tasé, portant seulement son fez<sup>2</sup> et son fermené<sup>3</sup>, ne désespère point. N'a-t-il pas un beau et long fusil ? son œil est sûr et sa main ne tremble pas. Il vise, la balle part :

— *Aman !* crie l'Albanais en tombant.

A genoux, près de leur mère, devant une image de la Vierge, pleurent et prient deux femmes effrayées : c'est Zoé et sa sœur Iren....

Brisée, désespérée, les cheveux tombant négligemment sur son visage humide de larmes, la pauvre Zoé, se sent mourir à chaque balle qui siffle. Ses beaux yeux

<sup>1</sup> Famille de boyards de Craïowa ; l'une de celles qui, fuyant Tudor, s'étaient réfugiées dans le château d'Otetelis jusqu'à ce qu'elles pussent se frayer un chemin pour passer en Transylvanie.

Tasé était un jeune boyard, fiancé de Zoé. Il appartenait à la famille des Trestiencé. Seul, avec trois Albanais dévoués, il défendit contre les pandours les deux fenêtres de la chambre occupée par sa famille.

<sup>2</sup> Petite calotte rouge que les boyards portaient, à la façon des Turcs.

<sup>3</sup> Veste chargée de divers ornements, pierreries, perles, or, argent, etc.

noirs qui jetaient des flammes, à présent perdus dans une langueur triste et morne comme les pâles rayons de la lune dans la nuit, jurent de s'éteindre, dès que l'ennemi paraîtra.

C'est une Marthe en adoration ! Belle encore dans sa tristesse, aux grâces d'une divinité païenne, elle joint les saints ravissements d'une martyre chrétienne.

C'en est fait, les petits enfants pleurent et tombent des bras de leurs mères, la maison est en feu, les balles pleuvent ; l'une d'elles vient frapper l'image sainte, l'image protectrice des malheureux qui l'invoquent ; les assiégés désespèrent, ils sont vaincus.

— « Rendez-vous, leur crient les Albanais ; il ne vous sera fait aucun mal. Vous pourrez vous retirer sans danger. » — Et ils protestent qu'ils sont amis, prenant Dieu, Tudor, leurs femmes et leurs enfants à témoin qu'ils ne sont venus ni pour piller, ni pour tuer.

— Déjà la flamme nous gagne, se disent les assiégés. Presque tous nos braves sont morts ou blessés ; il faut nous rendre ! — Alors ils sortent et se groupent dans la cour. Vieillards, femmes, enfants tombent à genoux et s'embrassent comme s'ils ne devaient plus se revoir !

— Qu'avez-vous, seigneur ? votre sang coule, s'écrient les Albanais, les yeux en pleurs, à la vue de Tasé ; vous êtes blessé ! — Tasé détourne la tête ; il ne veut pas croire ; mais une balle plus meurtrière le frappe au flanc droit ; il chancelle, il tombe et le nom de Zoé expire avec lui sur ses lèvres.

Il ne sent aucune douleur pendant qu'il roule dans l'espace, celui qui d'une hauteur tombe dans l'abîme ; ses sens sont dans l'ivresse, le cours de sa pensée s'arrête et toutes ses facultés sont suspendues.

Ainsi, Zoé tombant du haut de ses rêves et de ses espérances, à la vue de son amant qui expire, ne se sent plus vivre. Pâle, muette, immobile, les bras en l'air, la bouche entr'ouverte, on dirait une statue. Sage prévoyance de la nature, qui, dans ces grandes et fortes douleurs, nous ravit à nous-mêmes ! Trop de secousses briseraient le vase fragile.

Cependant la pauvre fille se ranime. Son visage se colore et pâlit tour à tour ; elle sourit, va, vient, court tantôt à son amant, tantôt à l'image ; elle ne se possède plus, et dans son désespoir, ouvrant son sein, elle laisse voir deux édens sous sa chemisette transparente.

Au dehors, grand tumulte parmi les Albanais. Ils se disputent le butin. Bientôt la porte est enfoncée et la chambre se remplit d'yatagans.

— « C'est ici l'affaire ! Viens, capitaine. Voilà des filles ! voilà des nubiles ! Homme heureux !

— A moi cette image et cette fille qui court çà et là éperdue et qui fait semblant d'être folle, » s'écria Turculetzu.—A ces mots, Zoé sent passer sur son front une sueur froide ; elle pousse un cri, se jette sur le corps pâle et inanimé de son amant, le prend dans ses bras et s'évanouit.

— « A toi celle-ci ! Jova ! ajouta Turculetzu en saisissant Iren.—Puis, se tournant vers la mère :—Pour toi, la vieille, va à Craïowa, car les garçons y ont des filles en abondance, — dit le cruel en ricanant ; et, saisissant l'image par son anneau, il la traîne sans respect.

Puis, relevant la pauvre fille évanouie, il la prend sur son épaule comme une plume légère. Même dans cet état, elle est belle, la malheureuse enfant ! Sa petite robe dessine ses formes et laisse voir sa jambe ronde et son petit pied coquettement serré dans une bottine de satin.

— Ne touche pas aux choses sacrées ! il y va de ta tête ; songes-y, — criait de la salle Hadji-Prodan. Mais Turculezcu, les yeux rouges et pleins de flammes, un yatagan entre ses dents, cherchait une chambre pour y porter son butin.

#### IV.

Le ciel est serein, la rosée de la nuit scintille encore sur l'herbe nouvelle que paissent de nombreux chevaux, le soleil monte à l'horizon ; le camp fourmille de pandours, et plus loin, parmi les Albanais, quelques Bulgares jouent du tambourin.

C'est un cavalier qui nettoie ses armes pendant qu'un autre selle son cheval. D'autres chantent les chansons de Jianù<sup>1</sup> ou de l'Oltù. Celui-ci tire des airs d'une feuille ; celui-là d'une flûte ; un autre caracole sur son cheval ; D'autres s'exercent aux jeux du sabre ou au tir de pistolet.

Plus loin, sur le seuil de la maison, est en sentinelle un gai Mèhédingsain, petit bonnet pendant sur l'oreille, ceinture rouge sur son *minten*<sup>2</sup>, *kika*<sup>3</sup> large et dorée, longue carabine à balles forcées et *gueba*<sup>4</sup> couverte de galons.

Tout en haut, à la porte de la grand'salle, se promène un capitaine au regard menaçant, au corps robuste et vigoureux. Sa *kika* est encore plus longue, son bonnet encore plus petit. Rien qu'en fronçant le sourcil, il ferait peur à toute l'armée d'un sultan.

Il n'a pour armure qu'un *pâla*<sup>5</sup>, mais sa mise est impo-

<sup>1</sup> Fameux chef de brigands au commencement de ce siècle.

<sup>2</sup> Espèce de justaucorps à longues manches pendantes et chargé de divers ornements.

<sup>3</sup> Cheveux ramenés par derrière la tête et pendants sur les épaules.

<sup>4</sup> Espèce de long manteau à manches longues, et orné de diverses broderies.

<sup>5</sup> Sabre large et recourbé.

sante. Il est de blanc tout habillé; l'argent reluit sur ses vêtements. Il porte une courte *gueba*, des *itzari*<sup>1</sup> un *min-ten* et d'immenses *tousluchi*<sup>2</sup> à la manière de l'Oltain. Tel est le costume que préfère le Gorgeain et dont la vue épouvante le Turc.

Il se promène seul, quand il aperçoit trois nonnes qui s'avancent. Timides, chancelantes, elles s'arrêtent et regardent... — Que voulez-vous, mères?

Audience de Domnul Tudor?

N'importe qui peut l'obtenir. Traversez cette chambre, puis une autre; la sienne vient après. —

Ces chambres étaient presque nues. Dans une seulement quelques pistolets. A demi-couché sur un lit rouge, devant une table, le front penché, Tudor songeait à son plan, se demandant comment il vaincrait tant de difficultés.

Il avait un front de génie, de larges narines, signe des grandes passions, le regard clair, juste, franc, prêt à lancer des traits furieux comme à laisser tomber des rayons de bonté.

Bouche large, lèvres mordante, taille moyenne, épaule forte, nez d'aigle, tel est Tudor. Il porte des *poturi*<sup>3</sup> et une *doulama*<sup>4</sup>. Tranquille, il promène son œil bleu et vif. Pures sont les lignes de son visage. Son sabre retroussé est accroché, et dans son *sileaf*<sup>5</sup>, seulement le *albù*<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Pantalon collant.

<sup>2</sup> Espèce de haut-de-chausses bariolé de diverses couleurs, or, argent, etc., retroussé et retombant sur les pieds par-dessus les bottes.

<sup>3</sup> Pantalons très-étroits par le bas et très-larges par le haut.

<sup>4</sup> Espèce de tunique à manches étroites, chargée de broderies, or, argent, soie ou laine, suivant la fortune de celui qui la porte, ouverte par devant, et serrée à la taille par une ceinture.

<sup>5</sup> Large ceinture de cuir, dans laquelle on met pistolets, yatagan et autres armes.

<sup>6</sup> Petite baguette de fer qui sert à bourrer les pistolets.



111870

Les nonnes entrent, les yeux gros de larmes. Pâles, tristes, défaites, elles tombent à genoux et demandent secours. Belles encore dans leur abattement, elles sont vêtues de *rasé*<sup>1</sup> ; mais les rasé, si rudes et si grossières qu'elles soient, ne peuvent cacher ni le sein rebondi, ni la taille svelte, ni les yeux d'amour.

Charme tout-puissant de la beauté malheureuse et de la vertu ontragée ! A la vue de ces femmes éplorées, le héros soupire, son front s'assombrit, ses nerfs se crispent ; ses yeux jettent, en roulant, des flammes. Sur-le-champ il les eût vengées, sur-le-champ il eût fait justice des misérables qui osent déflorer des vierges à peine nubiles.

Car la pauvre mère pleure et se lamente : l'honneur de son veuvage s'en est allé. Sa maison est la fable de la ville ; sa fille, voilà, elle languit. Ainsi l'*ottava*<sup>2</sup> pousse, mais elle ne fleurit plus quand la faulx, au mois de mai, en a coupé la fleur.

Voilà ce que disent et les yeux enflammés et le silence de Zoé. Comme *la Mita*<sup>3</sup> qui devient folle, elle déchire sa robe, et se traînant aux pieds de Tudor, elle tend vers lui ses mains suppliantes.

Jamais Vénitienne voyant son amant s'enfuir avec une autre, dans une gondole, à travers les lagunes, ne fut plus belle de douleur et de désespoir. Jamais Espagnole, dans son délire, ne laissa voir deux tresses plus noires et plus luisantes, des bras plus blancs et plus arrondis, des dents et des sourcils plus réguliers.

— Assez, dit le héros vivement ému ; assez, pauvre enfant ! J'ai compris. A partir d'aujourd'hui, vous êtes sous ma sauvegarde. Allez, mes filles, et soyez sages ! Vos dots

<sup>1</sup> Robe de laine noire.

<sup>2</sup> La luzerne.

<sup>3</sup> Nom d'une héroïne de légende roumaine qui rappelle celle de *la Muette de Portici*.

sont consacrées à la mère de celui qui n'a pas eu de commencement. —

Alors, étendant le bras, il montre sur la table la vieille image, appuyée contre le mur, et près d'elle deux bourses. Soudain, transportée d'un saint zèle, Zoé s'élançe vers l'image : — Mais la lampe, à présent, qui la lui allume <sup>1</sup>? — s'écrie la fille aux longs cils.

— Elle n'a plus ses bijoux ni ses vêtements d'argent ! » ajouta la mère, en allongeant le bras pour se saisir de l'image. Où est, je vous prie, la dot de l'image ? Je veux la voir. Cette image est dotée par mes ancêtres de mère en fille. Il arrivera malheur à ceux qui ont touché à cette dot sacrée.

Cette image est miraculeuse. C'est saint Nicodim <sup>2</sup> qui l'a habillée ; elle a été peinte sous le Negrù <sup>2</sup>.

— L'image et sa dot vous seront rendues, répondit Tudor ; tous vos bijoux sont retrouvés, les voleurs pris, et leur châtiment s'apprête.

Voici deux mille ducats pour vos enfants. Prenez-les et laissez à l'oubli ces insultes comme des heures mauvaises qui ne sont plus. Ce sont les malheurs de la guerre. Il est pénible, dans une si noble entreprise, d'avoir à faire à des étrangers, à des lâches qui la compromettent par leurs excès.

Mais, après un hiver des plus tristes, vient un été très-

<sup>1</sup> Il y a beaucoup d'images dans les maisons en Roumanie ; mais là où il y a des filles, l'image de la Vierge ne manque jamais. Une lampe brûle nuit et jour devant cette image. C'est l'aînée des filles, qui, pareille aux vestales romaines, a pour mission d'entretenir ce feu sacré. Celle-ci mariée, la cadette la remplace et successivement.

<sup>2</sup> Vieux patriarche de Constantinople réfugié en Valachie à Tirgowist. Il prophétisa parmi les Roumains, et après sa mort il prit rang parmi les saints. Il passe pour avoir fait des miracles.

<sup>3</sup> Rodolphe le Noir, premier domnu de Valachie.

heureux. Après le tremblement de terre, le beau temps. Une tempête purifie le ciel ; et comme la nature, l'humanité a ses orages. Il est parti le moment douloureux !

Allez, à présent, et bon voyage ! — Dépouillez ces nonnes de leurs rasé, dit-il, en souriant à la mère ; car des corsets serrés et des boucles touffues leur iront mieux. Cherchez-leur des maris : je veux être leur parrain <sup>1</sup>.

Partez vite ! Je ne veux pas que les Bulgares vous voient. Je vous enverrai des hommes qui vous serviront de garde jusqu'à ce que j'aie rétabli l'ordre dans le pays. — Alors, tirant une petite image d'or ciselé (la Sainte-Trinité), il l'offrit à Zoé, disant : — Mère Zoé, prenez ceci, votre sainteté.

— De ces rasé elles ne sortiront pas ; le couvent pour elles est plus probable que le mariage, parce que leur promis, c'est le Christ, — se dit la mère en saluant respectueusement, et pensa la jeune fille humiliée en remerciant d'un sourire son généreux protecteur.

## V.

Tudor est seul et pense. Avec son génie il se consulte ; quand Prodan entr'ouvre la porte : Prodan, le sage et expérimenté capitaine aux cheveux gris, au visage calme, aux larges épaules, au regard imposant ; Prodan, le compagnon de Tudor, et avec qui il battit si souvent les Musulmans.

— As-tu vu, Prodan, les Trestienécé ? — Oui, camarade. Des femmes traverser les camps, voilà des Oltaines ! — Sais-tu, Prodan, que Zoé est fort belle ? — Je rirais bien

<sup>1</sup> Quand une jeune Roumaine se marie, c'est l'usage qu'elle ait *un parrain* et *une marraine*, qui posent sur la tête des jeunes mariés la couronne nuptiale.

si ton cœur était pris. Les deux pandours que tu m'as dit de t'amener sont là : veux-tu leur parler ?

— Ah ! Prodan, quand le peuple souffre, quand le pays est opprimé, puis-je avoir d'autres pensées ? Quand je vois comment les Grecs sucent notre patrie, et comment les ciocoï la torturent ; quand je vois la cruauté des païens ;

Quand je vois les moines affirmer pieusement que les chrétiens doivent avoir des esclaves et des serfs ; quand je vois *l'opinka* (le paysan) tout en sueur ; les tsigains mourant sous le fouet ; crois-moi, Prodan, je souffre au fond du cœur, et je voudrais pouvoir exterminer tous les tyrans.

Mes amours à moi, c'est mon pays, c'est son indépendance et son bonheur. Je prétends marcher sur les traces de Mircea et de Mikael. Souvent, la nuit, leur ombre m'apparaît. Ils me donnent les conseils que je dois suivre, au nom de Dieu et de la patrie.

Quand tu crois, Prodan, que j'aime le délassement, pendant que mon armée est plongée dans le sommeil et que les boyards tremblent que je ne les surprenne, je veille seul comme la Providence. Je ne songe qu'à affranchir mon pays. Après, je verrai à porter remède à la lèpre qui le ronge.

Je saurai, moi, arracher la palamida<sup>1</sup>, je saurai écraser l'aspic qui suce le sang innocent ; je balayerai du vent de ma colère et le pirou<sup>2</sup> qui s'étend, et ces frêlons, et ces sauterelles qui nous dévorent éternellement. Autre Tsepès<sup>3</sup>, autre Mavrocordato<sup>4</sup> !

<sup>1</sup> Espèce de mauvaise herbe qui tue le grain dans son germe.

<sup>2</sup> Autre espèce de mauvaise herbe qui enlace les plantes et les étouffe.

<sup>3</sup> Prince roumain, au quatorzième siècle. Il fit empaler 20,000 Turcs et un pacha. Il a été également terrible aux boyards.

<sup>4</sup> Premier prince phanariote, auteur de plusieurs réformes nuisibles au pays, plus encore aux boyards.

— Ami, ce n'est pas le moment. Ce sont là des mots trop lourds pour le temps. J'applaudis à ton idée, mais prends garde de la compromettre par tes paroles. Nos ennemis sont nombreux et puissants. Songes-y, Tudor ; le sage sait agir et se taire. Il y a eu de tout temps des traîtres.

Puis, à te parler franchement, il me semble, frère, que tu frayes par trop avec les ciocoï, et cela me fait de la peine. — Rassure-toi, Prodan, ces lettres qui m'arrivent, ces intelligences avec les ciocoï, tout sert à mon plan inconnu, même la protection des cours étrangères.

Je vois les Moldaves qui, en pleurant, me montrent la Bessarabie, au-delà du Pruth, et la Bukovine, au-delà des Carpathes. J'entends les Transylvains et les Banatains qui m'appellent, le doigt sur la Tisa. Les Bitolins, Valaques de la Macédoine, me reconnaissent. Tant de frères !

De la Tisa à la mer Noire, à la droite ou à la gauche du Danube, je ne vois que des Roumains, nation jadis si nombreuse, si grande et si forte, aujourd'hui sous le joug, comme la bête de somme, et en proie aux Russes, aux Autrichiens, aux Turcs et aux ciocoï.

Dieu des armées, soutiens mon bras, et le Danube, avant la fin de l'été, coulera sous ses anciens maîtres. Je t'élèverai des temples comme des pyramides, quand j'ouvrirai le chemin de la Mœsie ; quand je camperai sur le Bug, sur la Tisa et jusque sur le Drin.

Alors la Roumélie, la Mœsie, la Dacie et la Panonnie, prendront le nom de Roumanie ; car les Carpathes, l'Hœmus, le Pinde et leurs eaux sont notre pays d'héritage : nos ancêtres l'ont conquis ; il leur a été ravi par le Hun, l'Esclavon et le Turc.

J'en atteste les ruines qu'ils nous cachent ou dont ils

ne parlent pas , de peur d'éveiller nos souvenirs ; mais , vains efforts ! il est immortel le travail de nos ancêtres ; leur sang crie , et une main invisible nous montre des signes partout où nous cherchons.

Là fut un temple , là des tombeaux , là des eaux thermales par eux découvertes , non par ces races ; là sont des mines ou des oknas qu'ils ont exploitées , ou des pierres milliaires , ou des colonnes ou des arcs qu'ils ont élevés.

Vois ces aqueducs dans les montagnes , ce pont sur l'Is-ter , cette inscription au front d'un rocher . Partout nos ancêtres ont laissé des traces . A présent , la bonne mère , la patrie nous montre ses titres , elle pleure et sa voix m'appelle .

O patrie ! ô ma mère ! j'entends tes cris , je vois tes larmes . J'en jure par ton nom sacré , par tes plaies , par ton sang , justice te sera faite ! Oui , périssent tes oppresseurs et vivent ton indépendance et tes droits !

— Que Dieu t'assiste ! Mais le Turc est bien méchant . Depuis que le Roumain s'est mêlé à ce barbare , il n'a pas de jours blancs , et le pauvre pays souffre , courbé sous un lourd fardeau . Se plaint-il ? le czar est là pour le protéger à sa façon .

Du Bug à la Tisa et jusque dans la Sava ; puis , de l'autre côté jusqu'en Morava ; puis , en haut sur la Driva et sur le Drin ; en Macédoine , les Bitolins , les Vardari , le Carasé , la Maritza à travers les Bulgares , tous ces pays sont roumains .

Mais sous les Phanariotes , le Russe , par degrés , nous a pris le Bug , puis le Dniester , puis le Pruth ; un beau jour il nous prendra le Séreth , puis le Buséù , puis l'Oltù , parce que cela lui plaira ; enfin la Czerna , qui déjà n'est plus à nous , parce qu'il a plu à l'Autriche de s'en emparer ,

Ainsi que de la Bucovine et des Carpathes. Chaque jour, son noir griffon <sup>1</sup> va sautillant de cime en cime, de hauteur en hauteur, et nous chassant devant lui jusque dans la Balta, et encore la Balta est-elle entre les mains des Turcs.

Jadis le Turc, le Hongrois, l'Autrichien, l'Esclavon et le Russe, tremblaient devant nous. Aujourd'hui, ils caracolent sur leurs chevaux <sup>2</sup>, et le premier venu d'entre eux nous traite comme un vil bétail. —

A ces mots, Tudor se lève, superbe et frémissant. Son œil étincelle, sa poitrine bondit d'impatience : — Roumain ! s'écrie-t-il, aux armes ! c'est ton jour !

Avant tout, Prodan, je veux purifier mon armée des brigands qui la déshonorent : corbeaux qui se repaissent de chair humaine, lâches qui tuent des êtres désarmés, traîtres, pillards, inutiles à mes desseins. Va, dis-leur de venir. Déjà leur cause est jugée.

Prodan sort. Sur un signe de Tudor, entrent les deux pandours.

— Disposez votre corde avec adresse et mesurez bien la distance. Vos yeux fixés sur les miens, exécutez fidèlement mes ordres. Point de questions ni de réponses. Je vous ferai signe du regard, et soudain vous lui jetterez le lacet. —

Il dit, et s'asseyant sur son lit, il s'apprête à faire justice des coupables.

Deux pandours sont là, debout devant lui ; l'un, calme et indifférent, relève sous son petit bonnet sa longue et blonde chevelure ; l'autre, impatient, fronce le sourcil et

<sup>1</sup> Nom que les Roumains donnent à l'aigle d'Autriche.

<sup>2</sup> C'est-à-dire *ils font ce qu'ils veulent*.

redresse sa moustache. On dirait l'ange de la vengeance. C'est à lui que Tudor a confié le fatal lacet.

Cependant Tudor a encore des soucis. Suspect aux brigands, il craint que leurs bandes ne veuillent pas les livrer sans combattre.

Paraît Jova. Robuste et fier, il promène un regard assuré. N'a-t-il pas une armure d'or?

Pendant ce temps, Turculetzù s'était approché de la troisième porte, et là, tirant de ses poches le collier d'or de l'image qu'il avait dépouillée, et les bijoux de la jeune fille qu'il avait déshonorée, il les regarde de nouveau.

Ni crainte, ni remords. Il a mille défenseurs, hardis et fiers palicares, sans foi ni loi, et que la soif du meurtre et du pillage soumet à sa volonté.

— Que me veut monsieur le sludjar<sup>1</sup>? C'est sans doute pour le partage du butin. Il n'attrape rien celui qui sommeille. Quand je pense à la pauvre Zoé. Quel plaisir qu'une petite fille, quand on la tient dans ses bras, pleurante et craintive comme une colombe!

Et monsieur le Hadji Prodan qui me criait de la laisser, parce que lui, très-saint, il a juré de respecter ceux qui se livrent! Des serments! J'en fais quand cela me plaît, et je les foule aux pieds de même. Ai-je tort? Avec la croix, l'armée ne peut se soutenir; c'est pour cela que les pandours n'ont pas même de vêtements. —

Ainsi se parlait Turculetzù, quand un signe lui apprit que le sludjar le mandait. Il regarde son épée, son pistolet et son handjar (poignard turc), et s'enveloppant de sa capote, il entre. A peine a-t-il franchi le seuil, la porte se referme derrière lui brusquement; il voit des taches de

<sup>1</sup> Grade honorifique de 3<sup>e</sup> classe qu'avait Tudor. Depuis le règlement organique, ces grades n'existent plus qu'en Moldavie.

sang ; le sludjar, tranquille et sévère , et à ses pieds Jova mort.

— Brigand , lui crie Tudor, vois ta honte et le châti-  
ment qui t'est réservé ; vois la vierge, la vierge sainte  
que tu as pillée ! — Mais déjà le lacet meurtrier serre  
Turculetzù qui se débat violemment sous l'étreinte. —  
Humilie-toi, reprend Tudor ; c'est la main de Dieu qui  
te frappe ; c'est ta jeune victime qui , par moi , se venge  
de tes souillures ! —

Turculetzù écume de rage ; il se tord ; ses yeux sortent  
de leurs orbites , roulant furieux dans sa tête rasée ; mais  
son bras est vigoureux encore, il agite son cimenterre. Vaine  
menace ! la mort l'étreint , il tourne la tête en grinçant  
des dents, tombe, se relève, lance un dernier regard et  
retombe. Justice est faite.

— Ainsi périssent, dit Tudor, les sacrilèges, les pillards  
et les meurtriers !...

Puis , faisant signe aux pandours de se retirer : — Allez ,  
leur dit-il, et pas un mot de ce que vous avez vu ! Sinon ,  
malheur à l'indiscret ! Sa mère le pleurera. Retournez au  
camp. Vous êtes braves. Dites à l'armée de se tenir prête  
et d'entourer la hordé albanaise. —

Les pandours s'inclinent et sortent. Au bas du grand  
escalier se rassemblent les chefs : l'un d'eux retrousse  
sa moustache. Tous sont en souci. Que va-t-il se passer  
avec ces insolents qui font fi de Tudor et de ses ordres ?

Chez Tudor entre Hadji Prodan.

## VI.

Déjà toute l'armée est hors du camp : elle compte quinze  
mille pandours et quatre mille Albanais , tous marchant

par rangs égaux, un rang d'étrangers et trois de pandours. Si les Albanais osent remuer, pas un n'échappera vivant.

A gauche, les Carpathes aux cimes neigeuses, et dont les chaînes vont en se perdant vers l'orient. Plus loin, dans la brume, le fier Vulkan, qui n'a jamais d'été et qui porte une mer de glace sur ses hauts sommets.

Sur une colline un grand et majestueux autel, environné d'étendards. De chaque côté de l'autel, des candelabres. Sur l'autel, le sabre, la croix et l'Évangile ; le tout rangé de manière à être vu de toute l'armée.

A l'autel, trois prêtres se préparent à sanctifier l'armée et son œuvre.

Tudor paraît. Il s'avance avec fierté, revêtu d'une courte gueba et ceint d'un cimenterre. Ses lieutenants s'inclinent sur son passage. Dans les airs un aigle plane, les ailes déployées.

Tout est calme et silencieux : le ciel et la terre semblent prendre part à cette sanctification... C'est un de ces moments solennels qui saisissent vivement le cœur. Toute l'armée est dans l'attente. Tudor lui-même est ému...

Les chants sacrés se font entendre, et l'armée écoute avec recueillement.

A l'occident, le soleil se cache et le ciel se colore de vives rougeurs.

Vuka, le porte-étendard, le hardi Vuka, qui passe l'Oltù avec son gentil cheval bai, caracole dans les rangs, pareil à l'Oltézù, quand il roule, écumant, à travers les montagnes.

Krapatul, le capitaine ; Fruntelata, Nespatalul et Vigélié le bataillard, tous porte-glaives des pandours, passent, rapides et étincelants, à travers les rangs serrés, comme des éclairs dans un ciel noir.

Les chants ont cessé. Dans toute l'armée, il se fait un grand silence. Alors Tudor se lève, passe la main sur son front, fait quelques pas en avant, et invite avec un geste l'armée à l'écouter.

— Compagnons, s'écrie-t-il, la Roumanie, si longtemps malheureuse, sourit à nos étendards.

Son cœur palpite de joie à la vue de ses vaillants enfants et de ses aigles. Roumains ! c'est en nous qu'elle espère pour vivre d'une vie nouvelle, pour reconquérir son indépendance et ses droits.

Car les nations ne doivent pas mourir. Ces terres si fertiles sont dignes d'un autre sort.

Voyez nos villes en cendres, nos villages, nos champs dévastés, nos églises profanées, nos images, nos saintes reliques insultées !

Aujourd'hui, le Roumain n'a pas même le droit de porter des armes et de défendre son foyer. Rien n'est à lui, ni le fruit de ses sueurs, ni sa femme, ni sa sœur, ni ses filles qu'il chérit. Tout ce qu'il possède est la proie du Turc ou du Grec. Ses filles, pauvres petites qu'il élève avec tant d'amour, le Turc les voit... où sont-elles?...

Cependant, le Turc est faible : la réforme, le Russe, ont été sa perte ; Ali les bat ; les Grecs le sapent ; il a pour ennemis les Bulgares, les Serbes et tous ceux qui croient en Christ. Roumains ! un dernier effort, et c'en est fait du Croissant, et tous les chrétiens sont sauvés !

C'est d'ici que doit partir l'étincelle qui va l'embraser dans un cercle de feu. Jamais l'heure ne fut plus propice. Soudzo est mort. Ce temps ne reviendra plus, me suis-je dit, et soudain avec joie j'ai fait un appel aux armes, disant : Ou mourir, ou vivre !

Rien de plus saint que notre cause : c'est la religion, c'est la patrie ! Ce sont les Turcs qui font la honte et l'opprobre de ce pays ! Nous ne sommes pas venus pour piller. Je ne suis pas un Pasvantoglù, et sous nos étendards ce pas une Harvatzia<sup>1</sup> ; c'est une armée, une armée chrétienne n'est que les pandours !

Pourtant, cette nuit, dans mon sommeil, il m'a semblé voir se passer quelque chose d'étrange et de terrible. Au milieu d'un bruit effroyable, une voix m'a crié : « Vengeance !

Cette nuit, des femmes, des vierges innocentes ont subi le dernier outrage ; le sang a coulé, versé par des lâches qui ont osé porter sur moi leurs mains sacrilèges. Ils sont dans vos rangs. N'attendez rien de moi tant qu'ils vivront... »

— A ces mots, je me réveille plein de frayeur, je saute de mon lit et je vois l'image de la Vierge-Mère, prête à me parler. Des larmes semblaient couler de ses yeux. Vaillants ! la sainte Vierge vous le demande : les brigands découverts, que méritent-ils ? — La mort ! la mort ! — et ce cri se prolonge dans les rangs.

Pâles de terreur, les Albanais cherchent des yeux leur Turculetzù et leur Jova. Mais Tudor se dirige vers l'autel, prend une croix et la porte en face de l'armée avec un saint respect.

— Que tous ceux qui croient dans la croix s'humilient. Ce qu'ils vont voir, c'est pour la patrie et pour Dieu ! Malheur à ceux qui pensent mal ! Amis ! la sainte Vierge a parlé, et je dois faire exécuter ses ordres.

Oiseaux de proie qui se tiennent à l'écart pendant la bataille ! A peine finie, les voilà qui s'abattent, avides,

<sup>1</sup> C'est-à-dire une *Jacquerie*.

affamés, sur le corps qui ne vit plus, conviant leurs petits à la curée.

Tels ces hommes funestes, sans loi et sans honneur : ils ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils font. Bourreaux errants, ils ne voient dans le métier des armes que la solde. Pour eux la gloire, c'est le brigandage, c'est l'ivrognerie, c'est le pillage, c'est l'ignominie ; ils croient que je suis *Sava*<sup>1</sup> et eux *Neferi*<sup>2</sup>.

Le fier lion, plein de force, dédaigne de tuer la faible créature, alors même qu'elle le défierait. Il est sauvé l'ennemi qui se rend : il retourne chez lui, son fusil chargé. Le vaillant croirait se déshonorer en l'insultant. Il lui tend la main pour l'aider.

Hors de nos rangs le lâche qui de cette loi n'est pas digne, et qui va dans les forêts, comme les brigands, dépouillant le passant, pillant les veuves, ravissant les vierges qui n'ont pas la force de se défendre ! Je veux des soldats, non des brigands ! Ceux qui veulent servir sous mes ordres, qu'ils jurent sur la croix de ne rien faire contre l'honneur, et d'approuver tout ce que je croirai devoir entreprendre, soit pour la discipline de l'armée, soit pour la gloire et pour la défense du pays !

Pour moi, je fais serment, au nom de Dieu et de la patrie, sur votre vie et sur votre vaillance, sur saint Georges qui nous regarde<sup>3</sup> du haut de ces étendards qui nous ombragent ; je fais serment d'être à vous jusqu'à la fin. —

Alors les chefs, pleins de respect, baisent la croix et saluent Tudor qui les fixe, pendant que les prêtres vont

<sup>1</sup> Chef d'Albanais qui, dans la révolution de 1821, prit parti contre Tudor.

<sup>2</sup> Nom d'un corps d'Albanais.

<sup>3</sup> Sur les étendards roumains figurent l'image de saint Georges terrassant le dragon.

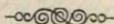
dans les rangs, répandant l'eau sainte, inspirant le repentir aux coupables, à tous la foi en Tudor et en son entreprise.

Il est des volontés que rien n'arrête et qui vont droit au but : cœurs d'airain , esprits inflexibles qui se forment quand s'agite la foule. Ces hommes paraissent , ils commandent et ils sont salués dictateurs.

Dans les rangs passe une grande frayeur... Un géant s'avance portant la grande image de la Vierge au bout d'une lance. A ses côtés marchent deux hommes , portant deux pals , sur chacun desquels est fixée une tête sanglante et défigurée. Au-dessous, pendent de nombreux bijoux.

Des hérauts marchent devant d'un pas fier et majestueux : ils vont, jetant d'une voix lugubre ces mots qui sèment l'effroi dans tous les cœurs : « Voilà le châtiment réservé à tous ceux qui manquent à Tudor et à leur devoir! »

# A LA ROUMANIE.



## SONNET.

Plus triste de jour en jour, pauvre Roumanie, depuis deux siècles tes maux ne font que s'accroître. Trajan s'étonne et gémit ; il gémit en voyant tes plaines, qu'il sait avoir été jadis champs de bataille et protégées par l'Aigle.

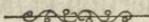
Ah ! qu'il est amer de se souvenir dans l'adversité ! Qu'il est dur, quand on souffre, de se voir condamné à dévorer ses larmes, et même à venir, avec une joie feinte, embrasser la main qui nous a trahi !

Sur qui comptes-tu donc pour finir tes maux ? — Sur le tyran qui te foule aux pieds ? Sur les traîtres qui te vendront mille fois pour avoir un trône ?

Tu te trompes... Mais sache bien que toute faiblesse se fortifie dans la souffrance. Dans les fers croît vite la force de Samson.

Bucarest, 5 mai 1839.

## A L'AIGLE DACE.



Le *Buciumul*<sup>1</sup> de *Zamolxé*<sup>2</sup> retentit. Réveille-toi, aigle de nos ancêtres, lève ta tête de dessous ton aile, et va te rajeunir en te baignant dans le *Parengù*<sup>3</sup>, car *Mithra*<sup>4</sup> a ramené le temps chaud.

— Prends ton vol, et, d'un coup d'ailes, va sur le *Fourù-Mare*<sup>5</sup>. De là, fixe sans peur le soleil qui se lève et appelle, sous ta grande ombre, tous les Roumains à l'union.

— Secoue tes ailes et crie à tes fils rassemblés que Trajan, debout sur l'*Omùl*<sup>6</sup>, les salue et leur fait savoir ceci :

— « Que signifient et ce partage, et ces noms divers dans la même nation? Ni les *Vlaceni*, ni les *Moldaves*, ni les *Transylvains*, ni les *Banatins* ne figurent dans les Tables d'airain, et l'antique Renommée ne les a point connus.

<sup>1</sup> *Buciumul*, espèce de grosse cornemuse faite d'écorce d'arbre et dont les pâtres roumains se servent pour communiquer entre eux dans les montagnes, et pour rassembler leurs grands troupeaux. On prétend que cet instrument est d'origine dace.

<sup>2</sup> *Zamolxé*, ou *Zamolxis*, législateur divinisé par les Daces.

<sup>3</sup> *Parengù*, montagne de la petite Valachie, vis-à-vis du mont *Vulcan* et au sommet de laquelle s'étend un grand lac où l'on prétend que les aigles et les vautours vont se baigner pour se rajeunir.

<sup>4</sup> *Mithra*, nom indo-persan du soleil. Les Daces adoraient cet astre sous ce même nom.

<sup>5</sup> *Fourù-Mare*, haute montagne de la Moldavie.

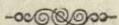
<sup>6</sup> *Omùl*. Sur les *Bucegi*, montagnes qui séparent la Valachie de la Transylvanie, près de *Cronstadt*, s'élève un grand monolythe de granit, qui figure de loin un colosse humain debout, et que les habitants appellent *Omùl* (l'Homme). La fable veut que ce soit Trajan ou Décèbale, métamorphosé en pierre.

— Ils peuvent faire de la Dacie à juste titre la Roumanie; mais le Roumain n'a qu'un nom, et il ne s'appellera pas autrement tant qu'il sera de ce monde. Ainsi, plus de sobriquets, et que la désertion et la désunion cessent parmi eux. » —

Cela dit, plonge-toi majestueusement dans l'Ister; prends sur tes ailes de l'eau lustrale, reviens planer sur tes fils, et, répandant sur eux cette eau sacrée, baptise-les au nom de la patrie, et fais que sur la vieille terre roumaine il n'y ait plus que des frères.

Paris, 25 mars 1856.

# LE KLAKASH<sup>1</sup>.



## I.

Attachés à perpétuité à la terre que nous habitons, nous payons un éternel fermage, même pour l'eau que nous buvons. Nous n'avons rien à nous. Tout ce qui nous entoure nous est étranger. Brisés par nos labeurs dans vos fermes, nous rentrons, et nous ne trouvons chez nous que le tourment du manque de tout!...

Vous (Boyards) ne voyez dans le laboureur qu'une bête de somme, qu'un arbre qui donne des fruits, que le produit naturel d'une *lunca*<sup>2</sup> : lui, ses enfants et sa compagne, son bœuf, sa vache, ses veaux, tout est dot sur votre propriété ; nous sommes esclaves du travail, esclaves de la terre !

Vous êtes gais, quand vous nous affermez aux *cokinci*<sup>3</sup> ; vous tirez même profit du travail des petits enfants. Vieillards, veuves, orphelins, tous vous doivent leur travail ; et leurs sueurs et leurs fatigues ne font qu'exciter votre soif de l'or.

Après que, par toute espèce d'iniquités, vous nous avez pressurés, comme propriétaires ; vous revenez à la charge comme hommes du pouvoir. Vous inventez de lourds tributs ; puis, vous installant dans vos sièges de magistrats, vous pillez au nom de la justice. O griffons à triple face ! vous saignez par toutes les veines le pauvre Klakash.

<sup>1</sup> Le *klakash*, paysan corvéable.

<sup>2</sup> *Lunca*, plaine qui produit sans culture, herbe, foin, etc.

<sup>3</sup> *Cokinci*, nom que les paysans roumains donnent aux fermiers grecs.

## II.

Nous sommes tout leur avoir ; ils nous mesurent le travail comme il leur plaît. Ce sont nos fils qui font leur puissance ; et ces mains calleuses, leurs trésors. Pour eux, ils vivent dans l'oisiveté. Notre travail de dix ans, ils le mettent sur un habit de tous les jours, dans une orgie avec des charlatans.

A leurs ruches nous travaillons comme des abeilles ; leurs ruches pleines de tout ce que le pays a de bon, ils les ferment et dispersent les abeilles avec de la fumée <sup>1</sup> ; eux, ils prennent le miel : nous, nous retrouvons encore nos *Bordei* <sup>2</sup> nus comme la main !

Leurs gras et nombreux troupeaux, leurs chevaux, leurs bœufs paissent l'ottava fraîche dans des prairies gardées par des pâtres ou des chiens vigilants. Nous, si nous avons une pauvre petite brebis, une pauvre petite vache avec son veau, nous payons un impôt pour un brin d'herbe ; pour une brebis nous donnons un agneau.

## III.

Dès aujourd'hui notre travail est à nous, et nous l'échangeons pour du terrain. Sinon, vivez de vos terres ; notre travail nous le jetons au vent, et si vous voulez avoir notre dernier mot, la terre appartient au bras qui

<sup>1</sup> *Avec de la fumée*, manière employée en Roumanie quand on veut cueillir le miel dans les ruches. C'était autrefois une punition que les *ciocoi* infligeaient aux paysans, en les condamnant à la fumée du piment dans une pièce hermétiquement fermée.

<sup>2</sup> *Bordei*, espèces de huttes souterraines qu'habitent une grande partie des paysans corvéables.

qui la cultive. Nous sommes faits pour la travailler, non pour en être les esclaves.

C'est le fer qui donne le pain : c'est avec le fer que nous le défendons. Le pain est à celui qui travaille pour le produire. Nous avons assez nourri les frelons. Ce qui nous revient de droit, nous vous l'avons demandé en amis, en frères, de gré à gré. Vous refusez, nous le gardons ! Venez nous le prendre !

Paris, 10 janvier 1851.

---

# STANCES.

A M<sup>me</sup> . . . . .



Quand je te vois, ton enfant dans tes bras, j'en demande pardon à la religion et aux convenances, mais tu me forces d'être hérétique,

Et croyant voir la Madone, je te déclare en conscience que je ne puis te donner un autre nom que le nom de celle que Gabriel a saluée.

Si mon dogme est une folie, à qui la faute, sinon au divin Artiste qui t'a faite si belle ?

Je sens, en bon chrétien, que je donne l'exemple d'une profonde piété, en n'adorant, en n'invoquant que toi.

Qu'est-ce donc que ce respect et cet amour que tu m'inspires ? Chaque fois que je t'aborde, ou que ton image m'apparaît, je sens tout mon être frissonner.

Si l'amour m'invite à te déclarer ma peine, le respect m'arrête et me condamne au silence. D'égale force tous les deux, pas un ne plie. De là en moi une lutte éternelle ; et que faire ?

Seule, ô ange de paix, tu peux, te plaçant entre eux, aider celui que tu aimes, et mettre un terme à cette lutte qui m'a tant brisé.

. . . . Si l'un est sobre, sérieux ; l'autre est jeune, beau, semblable à toi. Prononce donc, car c'est celui-là qui est le vaincu ! —

Bucarest, 10 mai 1837.

# PATRIA.



Que l'Allemand, le Français et l'Anglais soient de grands peuples, je n'en doute point ; mais qu'il y ait, sous le soleil, un peuple plus fier et plus fort que les Roumains, je ne le crois pas. C'est toujours le pays qui nous a vu naître qui est le plus beau et le plus aimé. Es-tu Roumain ? Je serai avec toi, parce que je suis Roumain et le serai toujours.

Que la Moscovie vante ses mines, ses ours, ses glaces ; l'Allemagne son Rhin et son Tyrol ; la France, ses richesses ; la Grèce, son beau ciel ; l'Angleterre, son industrie ; je suis Roumain ; je veux mourir Roumain !

— Chacun dira ce qu'il voudra ; mais vit-on jamais plus doux ciel, montagnes plus gaies, vins plus généreux, prairies plus belles, moissons plus riches, fillettes plus gentilles que les filles, les champs, les prairies, le vin, les montagnes et le ciel de ma patrie ? — Rendez-moi ses vallons et ses collines, car je suis Roumain et veux mourir Roumain.

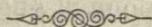
Depuis la Balta <sup>1</sup> jusqu'à la cime des montagnes, ma patrie abonde en trésors de tout genre ; le sapin vert couronne son front, le Danube lui apporte diverses richesses ; ses fleuves, ses rivières, ses ruisseaux descendent comme en longues tresses jusqu'à ses pieds. Sur leurs bords je veux mourir.

Renommée dans la guerre, ses armes ne l'ont jamais trahie ; ses rivières charrient de l'or et de l'argent ; ses côtes et ses montagnes en sont remplies. Sa flotte aurait pu couvrir l'Euxin jusqu'en Colchide et sur le Bosphore. Sonnez, sonnez le tocsin ; je veux mourir en combattant pour ma patrie !

Athènes, 20 août 1850.

<sup>1</sup> *Balta*, nom générique donné aux grands lacs formés par le Danube.

## A LA ROUMANIE.



Reprends, Roumanie, ton antique fierté, car l'heure sonne, et déjà le géant de la Dacie <sup>1</sup> a repris sa marche à travers son domaine ; le vieux Danube déchire son voile, et, libre dans son cours, il se jette à pleines eaux dans l'Euxin, et lutte avec quatre bras pour arriver au Bosphore.

Après un sommeil de plusieurs siècles dans le sein des Carpathes, son ancien domaine, le vieil Uriash se réveille. Dieu protecteur de la Dacie, il sort des ruines profondes pour mesurer avec un million de pas les frontières de la Roumanie, et pour voir s'ils coulent encore dans leurs lits anté-diluviens, ces fleuves, gardiens éternels des monts Bastarniques ; monts géants où Mars apparut aux hommes pour la première fois <sup>2</sup> ! L'aigle, tressaillant, fixe le soleil Mithra qui le regarde en souriant.

Arrête, soleil Mithra ! c'est sur ces monts qu'a été jadis ton temple, aux grands et terribles mystères, et l'imposant *Coquæon* <sup>3</sup> ; c'est là qu'ont vécu et les *Zarabii terei* et les Daces *Pileati*, disciples de Zamolxé, les Pieux Jurés. Regarde ces hommes au visage brûlé par la souffrance, au corps amaigri et couvert de haillons : pareils à des bêtes fauves, ils sortent de leurs *bordei* souterrains (huttes). Parle, nomme leur *Décebale*, *Trajan*, *Hunyad*, *Atzan*, *Bourila*, *Mikaël* ou *Stéphan*, leurs ancêtres ; dis-leur ce mot *liberté* !

<sup>1</sup> *Le géant de la Dacie, Uriasul Daciei* ; c'est une ancienne tradition dans le pays que ce géant dort dans les Carpathes et qu'il se réveillera un jour.

<sup>2</sup> *Où Mars apparut pour la première fois*. Mars, d'après la fable, serait né dans les pays du Danube.

<sup>3</sup> *Coquæon* ; dans les montagnes de la Moldavie : c'était là qu'était le collège des prêtres du culte institué par *Zamolxis*.

en les regardant en face, et tu verras soudain le grand peuple ; tu reconnaîtras, soleil, si les Roumains descendent des filles de *Zamolxé* et des fils de *Quirinus* <sup>1</sup> ; si c'est le même peuple qui, en partant pour la guerre, jurait, par le Danube, de ne revoir sa patrie que victorieux ! Vois s'il n'y a pas ressemblance entre ces fières et mâles figures que la douleur a dévastées, et ceux qui ont battu *Cyrus*, *Darius*, *Philippe*, *Alexandre* et *Lysimaque* ; vois s'ils ne sont pas de la même lignée que *Dromichoetes*, *Sarmis* et *Décébaie* le brave, terrible à Rome, et qui préféra boire à la coupe pleine du poison qu'il avait préparé <sup>2</sup>, que de tomber captif entre les mains de l'ennemi ! Oh ! ne dis pas, soleil, que les Daces n'existent plus ! Jamais Rome ne vit plus belle fête que celle qui y fut célébrée, après la conquête dace. « Cent vingt-trois jours durant, Rome fut en jeux et en fêtes : il périt dans une seule journée jusqu'à dix mille gladiateurs et onze mille bêtes, » tant ils étaient terribles les fils de *Zamolxé*. Ils n'ont fraternisé qu'avec les maîtres du monde, et des Daces et des Romains sont sortis les Roumains !

Race impérissable qui s'est approprié ce qu'il y a eu de plus grand dans le peuple-roi, et dans ces Daces superbes qui ne craignaient rien, disaient ils, que la chute du ciel ! Nation qui a lutté sans relâche, soit pour conserver, soit pour reconquérir son indépendance ! Elle a vaincu tant de peuples qu'il est impossible d'en compter le nombre ; partout et toujours le Roumain libre s'est battu sans avoir jamais courbé le front sous la honte de la défaite ! S'il en est venu, par le système d'un léger et habile esclavage, à oublier son existence et ses traditions, ces traditions, qui grandissent dans les générations par des récits répétés et nous transmettent les vertus des ancêtres, faisant des

<sup>1</sup> Allusion aux décrets de Trajan qui accordaient le droit de citoyen romain aux légionnaires qui s'établissaient en Dacie en épousant des femmes daces.

<sup>2</sup> *Qu'il avait préparé.* Voir colonne Trajane, n° 293.

Héros de nos pères et de nos aïeux des géants, qui, fixés dans le ciel, veillent sur nos actions et font qu'un peuple, sans cesse stimulé par son passé, ose dans l'avenir ; si, par suite de longues rapines, de privations de tout genre et de tortures sans nombre ; si, par des désarmements perfides ; si, par les bassesses de ceux qui jadis lui donnaient l'exemple, il est tombé dans cet état, soleil ! n'en sois point surpris. Souvent un nuage passe devant toi, et toute ta splendeur paraît éclip­sée. Il est des jours, quand l'hiver sévit durement, où le monde semble douter de ton existence ; mais toi, toujours le même, tu laisses passer l'aquilon, et tu reparais dans l'azur, et tout ce qui vit et tout ce qui respire salue ta splendeur nouvelle.

Jour à jamais fatal où *Mikaël* a décrété ce servage <sup>1</sup>, et enseveli dans ce servage et son peuple et sa patrie. Depuis ce jour, un voile noir s'est étendu sur toute la Roumanie. De là cette Babel de races barbares ; le joug pesant ; l'indifférence coupable, et le règne méchant du *ciocoïsme*.

Tel qu'une fleur sans abri sous un ciel brûlant, tel qu'une femme qui n'a jamais senti l'amour, tel qu'un enfant qui n'a jamais été caressé par la main d'une mère, un peuple qui a perdu le souvenir de son passé végète misérablement ; tout ce qu'il voit lui paraît étranger ou indifférent ; il n'a plus la conscience de son être, il s'endurcit dans le mal, parce que, dans l'absence des affections et dans un malaise sans fin, l'homme devient bête féroce, oubliant Dieu, et patrie, et famille, et lui-même. Or, l'oubli c'est de l'ignorance ; ignorant on ne peut aimer ; ce qu'on n'aime pas, on ne le défend pas, et ce qu'on ne défend pas ne peut exister.

Depuis *Mikaël*, en vain, fier soleil, tu as éclairé la terre

<sup>1</sup> Jusqu'à *Mikaël* le brave, aucun domnu n'avait encore récompensé ses guerriers en leur donnant le paysan comme serf : le premier, *Mikaël*, à l'exemple des princes transylvains et polonais, introduisit le servage dans sa patrie.

roumaine ; en vain, tu as répandu ta chaleur féconde sur ce fertile pays. Par moments, nos pères se lamentaient, par moments même ils tentaient quelque chose ; mais un mauvais génie et le ciel toujours obscur répandaient en larges ondées, le mal sur la Roumanie. Les Manaffes <sup>1</sup> se jetaient sans crainte sur le pays ; l'Autrichien, ennemi de la race latine et affamé, le Grec, le czar-antéchrist, déchiraient impunément la patrie et le peuple, réduits à l'impuissance. — Volontiers un esclave marche au meurtre et au pillage ; mais pourra-t-il jamais défendre son honneur et sa patrie, celui qui n'est ni homme, ni citoyen ? Or, les Roumains étaient esclaves quand d'autres les battaient. Chaque jour le pays voyait le bien s'éloigner de lui, et ses fils rebelles trafiquaient de son honneur avec des prétendants perfides. Il est des temps où toi-même, vaillant Mikaël, tu ne pouvais rien ! Point de patrie là où le peuple est esclave ; mais surgit une idée, — un Lazare <sup>2</sup> et un Tudor ; un 1848 luit comme un éclair, soudain le peuple secoue sa léthargie, et le voilà sauvé ! L'idole qui était tombée, la patrie, se relève sous le ciel, et par un mystère divin, son culte que l'on croyait mort, se répand dans les cœurs en torrents d'amour et de foi ; de sceptique le peuple devient fanatique ; il court pour elle à la mort. Ainsi l'on voit l'hyacinthe tout à coup s'épanouir et se couvrir de fleurs, quand les doux rayons du soleil sont tombés sur elle !

O ma patrie ! que tu es belle ! Jeune brunette délaissée, que de maux tu as soufferts ! Ah ! les empreintes que les fers t'ont laissées sont profondes ! Ils t'ont torturée, les impitoyables, tout le temps que tu gisais oubliée et sans

<sup>1</sup> Corps de soldats turcs.

<sup>2</sup> *Lazare*. Savant transylvain roumain, venu en Valachie quelques années avant la révolution de 1821. — C'est lui qui, sous le règne des Phanariotes, a le premier réveillé les sentiments nationaux des Roumains par ses enseignements scientifiques et littéraires en langue roumaine à *Saint-Sava*.

force ! Mais la France, l'Angleterre et la Sardaigne se sont unies pour te rendre le diadème qu'on t'avait ravi ; un coup de foudre parti de Paris a brisé tes chaînes <sup>1</sup>. A présent qu'elles t'ont retrouvée, les grandes nations de l'Occident, qu'elles te reconnaissent pour leur sœur, jette un voile sur tes maux passés, lève-toi ; parle toi-même, que ce soit ta propre voix, parle sans crainte, car Dieu écoute ! D'un air froid et dédaigneux, d'un regard qui les glace, reçois tous ces prétendants à la voix mielleuse, aux manières hypocrites ; — âmes viles, tyrans à gages et déguisés, — s'ils viennent encore te demander ta main, cette main qu'ils ont tant de fois trahie !

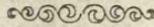
La fille de Rome ne peut que rester libre ou qu'épouser un empereur ! Sa dot est belle ; sa couronne est légitime ; son peuple est libre ; les bras qui travaillent pour elle se sont multipliés.

Apportez sept grandes tonnes de cotnar et de dragachan, tendez une grande table sur la rivière de *Focsani* (le *Milkow*) ; placez l'Aigle et l'*Urus* près de la pique de Quirinus ! Mars et Cérès nous protègent. Remplissez vos coupes de vin. « Que la Roumanie soit une et tous ses fils Roumains ! Prince latin, la jeune reine demande un époux, non un maître ! »

Paris, 15 avril 1856.

<sup>1</sup> Allusion au traité de paix du 30 mars 1856.

## A MA MUSE.



Chante, ô muse ! ô ma muse chrétienne, chante ! Les antechrists, les impies, l'homme qui souffre, invite-les à t'écouter ! Que la liberté vibre sur tes cordes sonores ! Chante l'égalité ; que la charité soit ta loi, et la paix ton but !

Ramène à la vertu les muses prostituées. Rayonne sur elles et inspire-leur la dignité et les saints transports du prophète. La société gémit ; l'humanité souffre. Consoler ses frères, combattre le mal, c'est la mission du poète chrétien.

Borne là ta noble tâche, ô muse ! Déploie tes ailes, et, planant sur les hauteurs, donne aux hommes le signal. Rassemble en un faisceau de lumières les étincelles errantes, et, secouant ton flambeau sur le monde, rappelle à leur devoir les modernes Prométhée.

Au milieu de nos discordes, muse, élève la voix. Répands l'harmonie où tu passes ; parle à l'esclave comme au despote, au faible comme au fort ; chante la fraternité et le règne de Dieu qui doit venir après toi.

Au riche, qui amasse avec tant d'avidité, et dont les nombreux troupeaux couvrent les terres, dis que tout épi avec lequel il soulage un pauvre qui a faim, fertilise et centuple dans les champs célestes.

Aux pauvres dis encore : Sur cette terre vous passez. Dieu a soin de vous. Croyez, ayez patience. N'enviez pas le riche qui ensemece et qui récolte sans faire cas de votre labeur et de vos peines. Pardonnez-lui et bénissez-le.

N'ajoutez pas l'aigreur de la haine à votre chagrin, ni à votre douleur le remords qui suit le mal. Unissez-vous dans le Seigneur; sanctifiez-vous par l'amour. Le pauvre dans l'amour soulage sa peine; l'amour rafraîchit son esprit et fortifie son cœur.

L'union fait la force; l'union sauve de tout malheur, et la charité et l'amour font fraterniser les peuples. Aidez-vous; pardonnez! Pardonnez au riche avare et au tyran qui vous persécute. Veillez, épiez le moment, et soyez sans crainte!

— Combats, ô muse sacrée, combats l'égoïsme qui, frivole, se cache sous le masque du patriotisme et prend le nom de chrétien pour mieux tromper. Va, sans crainte, vers ceux qui s'asseyent sur des trônes; dis-leur qu'ils se trompent, car un est le Seigneur, et frères sont ceux qui l'adorent.

Chante avec fierté, partout et toujours! Souris à ceux qui pleurent et console ceux qui souffrent. Apaise, par tes doux accords, toute douleur et toute oppression, et dépose l'espérance dans le cœur de l'homme qui soupire; mais sois terrible à ceux qui nous font la loi, et, la foudre en main, frappe tout bras sacrilège et fratricide.

O muse, et vous tous, divins messagers de paix, poètes à la voix inspirée, chantez en chœur un hymne à la félicité universelle. Annoncez comme une bonne nouvelle que Dieu arrive. Prophètes! préledez sur la harpe, car le voilà, il paraît; et déjà le mal s'enfuit à sa voix tonnante.

Bucarest, 15 octobre 1847.

# OKNA<sup>1</sup>.



..... Mais ceux qui sont condamnés à l'okna à perpétuité, *subiront leur peine dans l'okna.*

(CODE CRIMINEL DE VALACHIE, chap. I, art. 13.)

## I.

Je vis un homme, jeune encore, marchant entre des gardiens, le fer aux pieds, les mains dans le *catuche*<sup>2</sup> (menottes), une lourde chaîne au cou. Beau de visage, délirant et frissonnant, tantôt fixant ses gardiens d'un air menaçant, tantôt souriant au soleil; il s'affaissa près de la bouche de l'Okna, appelant Dieu.

Au fond du cœur il cachait une blessure profonde; le remords et le désespoir éclataient sur son visage. Il s'efforçait d'endormir, dans ses souffrances physiques, la douleur qui brisait son âme.

Rêveur et triste, il s'égayait tout à coup, criant : Maria n'est pas morte ! et l'on voyait la joie briller dans ses yeux comme un rayon de soleil à travers un nuage

Combien tu fus bon, Seigneur, en créant l'amour; mais que tu fus cruel, quand tu fis la mort ! Il fallait, ou que l'homme eût seulement le sentiment du bonheur, ou qu'il perdît le souvenir des maux passés, ou bien qu'il ne sût point quand il avait fait le mal.

<sup>1</sup> *Okna*, mine de sel.

<sup>2</sup> *Catuche*, espèce de chevalet, sur lequel le condamné est placé à califourchon et à l'aide duquel et d'une corde qu'il tient entre ses bras, il descend dans les mines.

— O vous qui vous croyez le droit de condamner un crime, pensez-vous qu'à ce crime la justice divine n'a pas attaché le châtement? Quand l'âme est déchirée par les remords, vos tortures ne font qu'apaiser sa douleur. Quel supplice peut égaler celui qu'inflige la conscience?

## II.

Au bord de l'Okna, sur la corde salée, ils ont lié le condamné. Couvert du manteau de l'infamie, il fut lancé dans la gorge noire, effroyable, vers la mort inventée dans les temps barbares.

La roue tourne, tourne, et le cric voltige en jetant des cris sinistres comme le chat-huant des nuits qui plane et se lamente sur la tête de celui qui va mourir!...

De la gorge lougue et infecte de l'Okna s'exhalent la douleur, l'agonie, le soupir et le frisson; et le nouvel hôte s'enfonce dans des voies ténébreuses, au milieu des ricanelements de ces êtres dénaturés, faits à ce métier d'exécuteurs des crimes.

La gorge finit, et le chaos s'étend noir et profond. Sur des collines, des montagnes, ou dans des vallées de sel, des hommes, pareils à des vers luisants, et avec des feux sur la tête <sup>1</sup> et la pâleur de la mort sur le visage, courbés par la torture, font jaillir, sous les coups redoublés de la pioche, le sel, du sein de ces rochers étincelants.

Sur le chevalet qui se balance dans l'espace, le condamné descend à travers les nuages salés, et des chauves-souris passent et repassent comme des ombres fantastiques; et,

<sup>1</sup> Avec des feux sur la tête. Dans ces oknas, les condamnés portent sur la tête un chandelier, fixé au front par un cercle de fer; c'est à la lueur de ces flambeaux, qui se répètent sur chaque tête, qu'ils travaillent.

glacé d'effroi, le malheureux, courbé sur la corde, s'y cramponne, le poil hérissé.

Il descend encore, il descend toujours ; car le fond est loin, et le jour et le ciel lui apparaissent comme une étoile qui, pâle et fixe dans les ténèbres profondes, blanchit quelquefois, ou semble s'effacer quand le soleil brille sur elle.

A l'approche de leur nouveau compagnon, les pâles habitants de l'Okna quittent leurs travaux pour le recevoir : le front livide, la barbe sauvage, les bras et la poitrine velus, et chargés de sel comme les arbres de frimas, les vêtements en lambeaux, le visage gonflé par l'humidité, ils se rangent en cercle autour de lui.

Éblouis par la lumière et mâchant leur tabac, la voix rauque, ils hurlaient et blasphémaient, parce qu'on leur avait ravi leur bien, parce qu'on leur avait ravi le jour, parce qu'ils ne pouvaient même pas voir à la lumière celui qui arrivait.

Puis, tirant du fond des ténèbres le cadavre enflé d'un condamné, ils le lièrent sur le même chevalet qui avait amené le vivant : « Va, cher frère, lui dirent-ils, va ! car dans le monde est le jour et le soleil ! » — Quelques-uns l'embrassèrent ; et le chevalet remonta, au bruit sinistre du cric.

Ils étaient quatre-vingts ! quatre-vingts que la société avait condamnés à l'oubli ; quatre-vingts que la loi, la religion et la justice avaient arrachés vivants au monde et précipités dans cet enfer !

C'étaient les seuls que la maladie eût épargnés ; les autres gémissaient dans des lacs et sans aucun soin, appelant à eux la mort ; le scorbut qui les tue ; car les rhumatismes sont aigus ; car l'agonie est lente et dure ; car étant là pour la vie, la vie pour eux c'est la mort !

— Malheur à moi ! — cria dans sa langue un juif aveugle, se débattant dans le sel et repoussant de la main les miasmes qui l'étouffaient, — malheur à moi ! donnez-moi de l'eau, car je brûle de soif ! — Et un chrétien qui, à ses côtés, rendait le dernier soupir, lui dit en lui tendant la main qu'il n'en restait plus ! —

Dans l'obscurité, ses compagnons de douleur l'entourèrent ; chacun d'eux tira soigneusement de son grabat quelques pailles, seul avoir que l'on possède dans l'Okna, et ils firent ainsi, dans le vaste souterrain, une couche au nouvel habitant.

Il était jeune et blond ; il s'attira la sympathie de ceux qui avaient pu l'entrevoir. — « Comme il ressemble à l'un de mes frères que j'ai laissé à la maison, dit un jeune homme vif, que l'humidité avait blanchi. *Soyons frères de croix*<sup>1</sup> pendant tout le temps que nous serons torturés.

« Mais dis-moi, l'ami ! quel crime as-tu donc commis ? Ne nous cache rien ; car ici, c'est l'habitude que chacun dise les péchés qu'il a commis dans le monde. A ce qu'il me semble, tu n'es pas un brigand des forêts. Qu'as-tu donc fait ? » —

Le terrible voyage que le jeune homme avait fait lui avait rendu ses sens, et dans sa souvenance semblaient passer, et le procès qu'il avait subi, et le bonheur qu'il avait perdu, et les tourments qu'il venait d'éprouver. — « Je n'ai, frères, dit-il, ravi le bien de personne.

« J'ai été élevé à la maison dans l'aisance : mes parents vivaient avec honneur dans leur village. J'étais jeune homme dans *la hora*<sup>2</sup>, notable avec avoir, cheval de mon-

<sup>1</sup> *Soyons frères de croix*, c'est-à-dire compagnons à la vie et à la mort.

<sup>2</sup> *Hora*, danse nationale, apportée, dit-on, dans le pays par les colons romains.

ture et autre de train. *Mousten*<sup>1</sup> et fils unique, j'étais heureux.

« Mes bons parents voulaient me marier ; ils me citaient toujours des filles, mais je ne les trouvais pas à mon goût. Je me promenais de village en village ; j'allais aux veillées, quand voilà, un soir, à l'une de ces veillées, j'avisai une jeune fille dans les yeux de laquelle je ne pus regarder non plus que dans le soleil. Je la vis et je me tus...

« Je tournais de côté et d'autre, jouant avec ses compagnes. Je m'approchai d'elle, mais je n'osai lui parler : elle rougissait quand je surprénais ses regards, ou quand ses jeunes compagnes m'appelaient. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une autre jeune fille aussi belle, aussi fière et aussi gentille qu'elle !

« Dès qu'elle a voulu sortir, la jeune fille aux joues rosées, je cours vers elle et je la prends dans mes bras comme si elle était à moi ! Je la presse contre mon cœur, elle me presse ; je l'enlève, et je pars, car elle était petite et légère comme une plume, son sein palpitait et ses lèvres étaient brûlantes.

« J'arrive avec elle à la maison ; je la montre à mon père. C'est alors que j'ai pu la bien voir, et fortement elle m'a plu. — J'ai trouvé ma compagne. Cette fille vous plaît-elle ? Envoyez chercher le pope ; car la noce est prête. Ne demandez pas quelle est sa dot ni quels sont ses parents.

« Mes parents m'embrassèrent ; Maria et moi nous baisâmes leurs mains. Après, nous partîmes, et puis nous fîmes grande noce ; tout un *placé* (canton) vint avec nous s'égayer, parce que la mariée était belle et que j'étais jeune.

« Depuis deux mois nous vivions heureux en ménage,

<sup>1</sup> *Mousten*, paysan propriétaire et par conséquent non *klakash*.

quand un soir, la lune étant dans son plein, nous folâtrions sous la therega, cachés dans la vigne, et nous nous disions de si douces choses et si gaiement, que la lune elle-même semblait nous regarder avec plaisir.

« Parfois le sommeil amène des songes pesants. C'est dans le sommeil, dit-on, que *le Diable joue de sa queue*. Or, pendant que nous dormions tranquillement, il paraît que le ciel s'était couvert de nuées, et le temps mis à l'orage, mais nous ne l'avions pas senti, parce que la pluie n'avait pas commencé; cependant la foudre était tombée sur un vieux noyer des environs, et le chien de la maison hurlait.

« Je crus voir un loup enragé se jeter sur Maria. Je m'éveille en sursaut, et, dans mon égarement, saisissant la hache adossée à notre chevet, j'en frappai la pauvre fille qui dormait à mes côtés : elle poussa un cri!... » —

A ces mots il tressaillit; sa voix s'arrêta; ses cheveux se hérissèrent, ses dents claquèrent, ses yeux s'injectèrent de sang, ses lèvres se couvrirent d'écume, et des flammes semblèrent jaillir de ses narines.

Telega, 6 septembre 1845.

---

## SILA<sup>1</sup>.



C'était une nuit d'hiver, nuit sombre et froide : le kriwatz<sup>2</sup>, chargé de neige, mugissait comme un taureau blessé.

Dans un petit hameau, près d'un village, à travers un bloc de neige, un rayon de lumière jetait une lueur faible et vacillante.

Ce bloc de neige cachait une maison, une maisonnette habitée, le *bordei* d'un laboureur, et la lueur vacillante provenait d'une flamme qui luttait dans la cendre et dans la boue sur un tison à demi éteint.

Près de l'âtre, la quenouille à la ceinture, le visage gai, deux femmes assises tournent leurs fuseaux en chantant. L'une est vieille et blanchie comme l'hiver ; l'autre est jeune, blonde et aimée de tous ceux qui la voient sourire.

Sur un grabat de paille, un pauvre vieillard gît languissant, et chaque fois qu'agité par la fièvre il se découvre, les deux femmes viennent tour à tour le recouvrir, et elles sourient en voyant bouillir la marmite où cuit une poule qu'elles ont reçue, en paiement, de leurs voisines, pour leur travail ; car le chanvre qu'elles filent est à autrui.

Cependant le front de la vieille s'assombrit ; elle dit, en soupirant, à la jeune fille : — « Quand j'épousai ton père, quand tu étais petite, nous étions plus heureux ! Nous avions une maison à nous où rien ne manquait, de belles moissons, des troupeaux, des pâturages et des serviteurs à gages.

<sup>1</sup> *Sila*, c'est-à-dire tout ce qu'on fait malgré soi.

<sup>2</sup> *Kriwatz*, vent du nord.

« Dans la cour, toute espèce de volaille et de bétail, et la charrue au repos devant la maison. Tout voyageur trouvait chez nous l'hospitalité et prenait place à notre table. Ton père était l'un des plus riches du village ; il avait un grand chariot à six bœufs et qui pouvait à peine tourner dans la cour.

« Tout nous prospérait ; toi tu ressemblais à ton père et ton frère à moi... » — A ces mots la vieille s'arrêta ; puis, jetant un regard plein de tristesse sur une image de la sainte Mère, suspendue au mur, elle ajouta : « Dans le bonheur comme dans le malheur je t'ai toujours invoquée ! » —

— « Le père disait une fois que nous avions aussi une *mosia* (terre) <sup>1</sup>. Pourquoi l'avez-vous vendue, mère ? car il ne fait pas bon dans l'*obacia* <sup>2</sup> ; l'on y travaille pour l'étranger ; » — et une larme brilla dans ses yeux comme sur les paupières de l'aurore une goutte de rosée qui tombe d'un ciel azuré.

— « Nous ne l'avons pas vendue, ma fille ; ce sont les boyards, nos voisins, qui nous l'ont prise ! » — « Et comment ? par la force ? » — « Non, ils nous l'ont rognée peu à peu avec des papiers de justice, jusqu'à ne rien nous en laisser. » — « Quelle bise il fait dehors ! Où peut être mon aîné, mère ? » — « Je ne sais pas ; ce sont les *Alechi* <sup>3</sup> qui l'ont pris, cette fois comme tant d'autres ! » —

Sur la table, près de son père, la jeune fille tendit avec empressement une petite toile blanche, et servit à manger au vieillard. — « Oh ! puisses-tu vivre longtemps pour moi, fillette, car c'est la faim, la faim seule qui me tue !... » — « J'ai aussi du vin pour toi, cher père, et un petit pain que j'ai fait cuire sous la cendre. » —

<sup>1</sup> *Mosia*, propriété.

<sup>2</sup> *Obacia*, servage.

<sup>3</sup> *Alechi*, élus, sortes de prévôts des villages.

— « Oh ! puissé-je te posséder toujours, fille dévouée, de tous mes biens le seul qui reste à ma vieillesse ! car ton frère, à ce qu'il paraît, le village me le prend toujours. Dans ce monde méchant, le pauvre a toute la peine, et le riche tout le profit. »

Dans ce doux moment que la pauvre fille s'égayait, ayant pu soulager son père, la fille de Satan, la *Sila* grinçait des dents à sa porte. Deux dorobans, qui semblaient avoir perdu leur chemin, voyant poindre une lumière dans la nuit, se dirigèrent de ce côté, cherchant un abri contre l'ouragan.

Ils poussent la porte et entrent, chargés de frimas. — « Bonne aubaine, camarade, dit l'un d'eux, nous avons tout ce qu'il nous faut : du feu, des vivres et du petit vin dans le pot. Allons, du bois encore dans l'âtre, et cédez-nous le grabat. Hors du lit, vieux, où je vous tue tous ! » —

Le vieillard soupira profondément, car la *Sila* était impitoyable. La vieille quitta sa quenouille pour se mettre à l'œuvre : elle était habituée à ces sortes de besogne. Mais la pauvre fille, l'âme en peine et les yeux en pleurs : — « Monsieur, dit-elle, nous ne pouvons rien ; nous n'avons ni chariot, ni bœuf. » —

Puis, étouffant ses sanglots et essuyant, avec son petit tablier, les larmes qui sillonnaient ses joues, la pauvrette se pencha vers le vieillard et lui dit tout bas : — « Je te ferai à manger, moi, petit père. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers le doroban, ayez patience. Seriez-vous donc un païen ?

Ces vivres sont pour le vieillard ; car, voyez comme il est là gisant ! Il y aura bientôt un an qu'il souffre sur ce grabat. Ne l'en chassez point ! Ma mère est vieille, et nous n'avons pas de bois ; depuis trois jours, mon frère aîné, le village nous l'a pris pour je ne sais quel service. » —

Mais les dorobans, dans leur brutalité, cassent tout et grognent ; ils dévorent le pain, vident la marmite et boivent le vin. C'est que le doroban est l'homme du gouvernement, il n'aime pas les longs discours ; quand une fois il a le fouet en main, quand il a jeté l'*opinka* et enfourché son cheval, il ne faut pas plaisanter avec lui.

La jeune fille, prenant sa *maramma*, s'en enveloppe la tête, en sanglotant. Elle avait à lutter contre la bise, pour aller chez une voisine demander un œuf et une poignée de farine pour faire un petit pain. Elle sort, et, s'arrêtant devant la porte, elle regarde si elle peut découvrir la trace d'un sentier à travers la neige, une petite lumière quelque part ;

Quand un valet de ferme de la cour, de la cour du boyard, la saisit et l'emmène de force à la corvée, car elle sait travailler. Il y a *klaka* (veillée) à la cour, et l'on a enjoint à toutes les femmes du village, filles et mariées, de s'y rendre pour donner un coup de main.

Car il y a grande noce, noce de boyard, dimanche prochain, et l'on doit travailler au lit de la mariée.

Vainement la jeune fille pleure et supplie, l'homme du boyard est inflexible ; il la bat, il l'injurie ou lui demande pour boire.

Mais la pauvre n'a rien que sa vieille *zégé*<sup>1</sup> et trois *parats*<sup>2</sup>, sa seule boucle d'oreilles : elle veut les lui donner ; mais ce n'est point assez pour l'homme sans cœur et sans pitié ; et, la poussant brutalement devant lui, il l'emmène à la *klaka* pour carder la laine.

Depuis trois jours elle était sans nouvelles de son père qu'elle avait quitté malade, affamé et tourmenté.

<sup>1</sup> *Zégé*, petit manteau de laine que les paysans se font eux-mêmes et qu'ils portent en hiver.

<sup>2</sup> *Parats*, petites pièces de mauvais argent, et qui répondent aux centimes.

Dès qu'elle put s'échapper, elle accourut hors d'haleine!... Le *bordei* était enseveli sous la neige. A peine en retrouvait-elle la porte.

A force de courage, elle parvint à entrer; mais déjà son père était roide et froid comme la glace; sa mère expirante; son frère avait été livré par les *Alechi* à la milice, et, seule, l'orpheline pleurait, et dans son désespoir elle s'arrachait les cheveux.

Elle essaie de ranimer sa mère en la réchauffant de son haleine; elle cherche son *cojok*<sup>1</sup>, mais où le prendre? Il a été pris, ainsi que sa *caldare*<sup>2</sup>, par le fermier, comme gage, pour une dette inconnue. O Dieu! ayez pitié de l'esclave et du *klakash*!

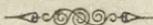
Bucarest, 4 janvier 1840.

<sup>1</sup> *Cojok*, pelisse de peau de mouton que portent les paysans dans les grands hivers.

<sup>2</sup> *Caldare*, grosse marmite de cuivre, indispensable au paysan pour faire sa *mamaliga*.

---

## LA PEINE DE MORT.



C'était un jour d'août : le peuple gémissait dans la cour du palais de justice. Railleuse et grimaçante, la Méchanceté grinçait des dents ; la mort, hideuse, semblait errer sur ses lèvres, et elle voulait s'en échapper, mais elle ne pouvait pas, car la loi l'en empêchait.

Une salle large et vaste et tendue de rouge, dont les reflets venaient frapper, comme des rayons sinistres, les figures sèches et livides des juges, qui, le front ridé et penché, fixaient un acte barbare.

Sur un fauteuil, à l'écart, était assis l'un d'eux : le péché l'avait flétri dans le miroir de l'âme. Bouffi et borgne, il souriait du sourire de Satan. Avec sa tête de hibou, ses griffes rapaces, et son œil caché derrière ses lunettes à double verre, il visait l'accusé.

Après un silence profond, ils lurent, relurent encore, pensant dans leurs barbes et chuchotant entre eux. Puis, le borgne se leva : « Boyards, dit-il, je suis d'avis qu'il meure ! qu'il meure, le coupable, parce que la mort inspire une terreur salutaire, et il faut des exemples dans l'État !

« Et puis, songez que nous avons une âme. Il faut venger la victime ! C'est elle qui le demande, qui le demande à grands cris, du fond de sa tombe ! La loi inflige la peine pour que le criminel se corrige, pour qu'il devienne meilleur. Ce que je vous dis est bien sensé.

« Je ne suis pas, moi, de l'opinion de ce Beccaria. Je sais ce qu'il convient de faire. Je n'aime pas les bavardages de M. de Montesquieu. Je ne connais ni Lamartine, ni Victor

Hugo, ni la Société des soixante légistes. Si le meurtrier m'échappe, je veux, comme de juste, qu'il soit atteint dans son fils ! »

A ces mots, l'accusé, pauvre tsigain, abandonné de Dieu et des hommes, pâlit de cette douleur profonde, implacable, que produit l'espérance trompée. Courbé sous le poids des fers, affamé, entre les baïonnettes, le corps meurtri, les coudes joints et liés derrière le dos,

Il s'affaisse sur lui-même, abattu par la souffrance et en proie au cruel désespoir. Quand il entendit prononcer son arrêt de mort, son souffle s'arrêta ; sa mère, sa femme, ses enfants lui apparurent soudain. Il chancelait, prêt à tomber ; mais on le soutint avec les baïonnettes, et il se redressa.

Avez-vous jamais pensé que ce tsigain lui aussi est époux et père ; qu'il aime aussi quelque chose et qu'en lui aussi est l'instinct du progrès, le désir du bien-être ; car la nature ne l'a pas seulement donné aux puissants, mais à tous les hommes.

Comment voulez-vous que le tsigain qui gît dans le mépris, quand il songe à la liberté des enfants qui lui naîtront, à la liberté de toute sa race, à la sienne, et à celle de sa femme ; quand il sait que, dans un avenir prochain, l'esclavage ne pèsera plus sur lui, que les maîtres n'y pourront plus rien ;

Qu'il disposera de son temps ; qu'il sourira avec la nature, qu'il jouira du fruit de son travail et qu'il goûtera, au doux nom de père, cette joie que le bon Dieu a déposée dans le sein des familles ; comment voulez-vous, dis-je, qu'il soit insensible à tout cela, que sa nature soit complètement froide et inerte ?

Cruelle, bien cruelle est la loi qui pèse sur l'humanité,

et qui étouffe la pensée divine, ce grand mystère qui gouverne esprit et matière, et préside à notre existence ! Amour et liberté sont la loi de la Providence et le mobile de la nature. Anathème et malheur à celui qui arrache la vie à son semblable !

La statistique des crimes ne vous montre-t-elle pas assez à quelle époque le mal exerçait le plus de ravages sur l'individu, sur la société, sur l'opinka st sur le boyard ? Dans le temps de la torture, du pal et du gibet. Et quand était-ce mieux ? Dans les temps barbares, ou de nos jours qu'on ne tue pas, que nous n'avons pas même un bourreau !

Songez plutôt à doter le pays d'institutions, d'écoles, à lui procurer la facilité de la vie et l'abondance, à l'anoblir enfin, et alors tariront les sources du crime et du vol. Le vice est dans vos lois ; c'est de là que naît le mal : enlevez ces barrières qui révoltent l'homme le plus tranquille.

Et puis, ce tsigain est une chose, un avoir, c'est votre propriété. Il n'a pas le droit d'avoir un jugement comme un homme ; il ne peut pas penser. Brute et sauvage comme l'animal qui paît dans la plaine, il n'a ni droits ni devoirs, et vos lois ne peuvent pas le condamner.

Quand l'animal tue, le condamnez-vous à mort ? Ce tsigain a observé comment les ciocoi frappent, abattent et laissent mourir l'esclave qui les sert, chose dont on ne parle même pas ! — On l'a fait boire ; on lui a mis une arme dans ses mains ; il n'avait plus sa raison. On lui a dit : « Tue ton bourreau ! je te protège !

« Demain, tu seras libre, en paix avec tes enfants. Je te donne de quoi vivre ; je te donnerai tout ce que tu voudras. Je ferai de toi un bourgeois ; tu seras un homme dans le monde. Sinon, malheur à toi ! Donc choisis : qu'aimes-tu mieux, tuer ou être tué ? » —

Vous condamnez le tsigain qui, ainsi poussé au crime, s'est rendu coupable d'un meurtre ; mais, en conscience, quel est le plus criminel, ou du tsigain qui tue pour vivre et pour que ses enfants soient heureux ; ou de vous qui, de sang-froid, tuez le tsigain, au mépris même des institutions ?

Vous condamnez un crime commis dans l'ivresse, dans le désespoir, dans la colère, quand l'homme est fou ; et puis, de sang-froid, dans votre bien-être, dans votre bonheur, sans être excité par les passions, vous dites que le mort doit être vengé !

Vous dites : Que l'homme meure ! qu'il meure dans les supplices ! — Allez-vous à l'église ? N'est-ce pas une barbarie que de ne point pardonner ? O guides du pays et de la société, vous-mêmes donner l'exemple de la vengeance et de la haine ! vous-mêmes vous faire meurtriers !

Et où, d'après vos principes, s'arrêtera cette vengeance ? Croyez-vous, en tuant, apaiser l'inimitié entre les fils du meurtrier et ceux de la victime ? Vous la perpétuez ! vous ouvrez une nouvelle plaie par un nouveau coup ; vous leur faites voir du sang.

Quand ce mot sort de votre bouche : Mort ! ne le sentez-vous pas vibrer dans le cœur de la mère, des fils, des amis qui fondent en larmes ? Voyez-les devant la porte : les lèvres pâles, les yeux ternes, les bras tendus, le corps baigné de sueurs froides, ils se sentent mourir avant le condamné.

Vous prêchez d'exemple, et vous tuez un homme qui pleure ! Vous voulez apprivoiser le tigre, et vous le nourrissez avec du sang ! Vous voulez corriger, et vous excitez au crime ! Oh ! avec la brutalité la société ne se civilise point, parce que le crime enfante le crime, et le crime ne cessera jamais !

Tant de millions que vous engouffrez dans vos polices, dans vos prisons, dans vos gardiens, dans vos dorobans, dans vos miliciens, dans mille inventions, ne peuvent-ils vous préserver de cette barbarie et contenir la fureur de l'homme aux mauvais desseins ? —

C'était par une belle journée, à l'heure de midi, en plein soleil : la foule était assemblée comme pour une fête ; les enfants jouaient dans la plaine. Les magistrats étaient pressés de faire exécuter le tsigain, mais il n'y avait pas de bourreau !

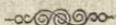
Bientôt les dorobans trouvèrent un autre tsigain ; ils l'amènèrent à coups de fouet, et à coups de fouet le forcèrent d'apprendre à étrangler. Quand le tsigain, condamné, la corde au cou, parut en l'air, près d'échapper, par la mort, à l'esclavage, ses enfants et ses parents poussèrent des cris ; sa femme s'arracha les cheveux, appelant son époux !

Trois fois le patient tomba du haut du gibet ; trois fois il sentit la mort. Poussant des cris rauques, dans ses efforts convulsifs, il mugissait, écumant de sang, les yeux hors de leurs orbites, se repliant comme un serpent, hérissé comme une bête fauve.

La multitude, pleine de dégoût, s'enfuit épouvantée. Cette scène sanglante, elle ne l'avait pas revue depuis les Turcs. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était plus renouvelée, cette horrible fête !

Le Buseù, en murmurant, la raconta à la nuit ; la lune en parut plus pâle sur ses ondes ; et les chiens s'en allaient flairant par la plaine. Le lendemain, dans l'air, par un temps calme et frais, violet comme la prune, les yeux grands ouverts au soleil, pendait au gibet le pauvre tsigain.

## LE DANUBE.



Vieil Ister, père Danube, patriarche roumain, dis, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Jadis, vieux géant de la Dacie, puis cavalier roumain, tu lançais, à travers plaines et montagnes, tes flots, coursiers fougueux et écumants, jusque dans la mer, vers Bender.

Dis-nous ce que souffrit Darius, ce que souffrit Alexandre, lorsqu'ils osèrent t'aborder ; parle-nous de Scytharque, de Sarmis et de Décébale ; dis-nous comment les enfants de Romulus fraternisèrent avec les enfants de Zalmoxis, et comment l'aigle dace et l'aigle romaine ne firent plus qu'une aigle à deux têtes.

Dis-nous quelque chose de nos trois héros Hunyad, Stéphan et Mikael-le-Brave. Raconte-nous les temps où nos ancêtres se battaient et où tes flots étaient rouges de sang ; dis-nous ce que souffrirent les maggiars, les chevaliers teutons, les Grecs, les Francs et les Tartares, les Russes, les Turcs et les Polonais.

Pareil à l'éléphant des batailles, tu portais jadis des tours, comme pour défendre ta vaillante Roumanie ; tes côtes étaient hérissées de citadelles. Aujourd'hui, sur ta crinière hérissée et humiliée, tu portes un chétif petit Turc, et, bâti comme une bête de somme, tu traînes des vaisseaux de commerce.

Ta force de train, trois tyrans se la disputent, et toi qui, avec tes seuls Roumains, aurais pu leur donner des frissons, tu tends avec indifférence le cou à ce triple joug,

pour rendre des services dont la Newa elle-même serait honteuse.

— Mon histoire est celle du monde, aussi ancienne et aussi longue. — De tous ces noms que j'entends murmurer autour de moi, je n'en connais aucun : le géant dort quelquefois, mais son réveil est terrible. Tous les poètes de l'antiquité m'ont chanté. Aucun des grands conquérants n'a osé m'aborder impunément. J'ai puni l'insolence des Darius et des Mithridate, et Alexandre m'a sacrifié comme à un Dieu.

« Depuis la venue des Romains, depuis le jour où Trajan m'a couronné de ce pont superbe en m'offrant des libations, et en me priant de l'adopter, l'Hœmus et les Carpathes qui, par des vallées, m'envoient sans cesse le tribut de leurs ondes, n'ont pas versé ensemble autant d'eau que j'ai bu de sang.

« Baudoin, l'empereur, a reconnu pour maîtres mes fils ; Sphetoslaw, le czar, m'a laissé son crâne pour servir de coupe aux ducs de Roumanie, et des mains d'un guerrier roumain le superbe Amurat tomba au milieu de son champ de victoire.

« Les Maurovlaques, les Mœsiens, les généraux Morodius et l'empereur Jean et Bourila répandaient la terreur dans Byzance; et mes braves fils ont passé à la nage sur ma rive droite pour anéantir Amurat; et les païens turcs, dans leur effroi, ont toujours respecté ce pays.

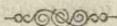
« J'en appelle aux souvenirs du Pinde, de l'Hœmus et des Carpathes qui lèvent leurs cimes chauves et neigeuses au-dessus des nues; qu'ils disent, ces Carpathes et ces monts noirs, combien de grands faits d'armes ils ont vu se passer, combien de vandales et de païens, combien d'armées ils ont vu se briser devant la valeur de mes fiers héros roumains !

« Par cinq bouches, je me jette dans la mer pour forcer le Bosphore, et j'y porte sur mon dos cinq nations qui doivent se le partager ; parce que j'aime beaucoup la nouvelle Rome et que je la leur donne pour purger le Bosphore et ses deux mers des païens dégénérés qui l'occupent. Si je savais que mes fils, mes chers fils dussent retomber sous le joug de ces barbares, et que ma chère Roumanie dût rester la proie de tous ces tyrans qui l'oppriment ou la convoitent, dans ma force de Titan, je soulèverais mes flots, et, dans un douloureux mugissement, moi-même je vous engloutirais tous ! »

Giurgevo 1837.

---

# LE TSIGAIN VENDU.



## I.

Hélas ! hier j'avais et mon père et ma mère, et mon épouse et mon enfant ! — La vie me semblait facile, la servitude me semblait une plaisanterie, quand je contempiais ma demeure.

Quand, tristes, nous revenions la nuit du travail forcé, auquel nous étions condamnés, et que nous mettions une bûche au feu, avec quelle compassion nous nous regardions ! et pourtant nous nous consolions.

Bien que roués de coups, harassés de fatigues et mourant de faim, nous fussions poussés parfois à appeler la mort pour échapper aux méchants ;

Si chagrin qu'il puisse être, l'homme se console au milieu des siens. De même que loin d'eux sa douleur augmente, sa peine est double.

## II.

O hommes sans lois ! maîtres sans compassion et au cœur de fer, quand vous arrachez à sa mère son fils unique, pensez-vous au ciel ?

Pensez-vous à la douleur qu'elle éprouve, à ces froides sueurs, à ces cruels frissons qui la dessèchent dans le désespoir et les larmes ?

Que se réveille-t-il en elle quand elle songe qu'elle n'a plus de fils, qu'elle ne le verra plus ? Il lui semble d'abord qu'il est jeté vivant au tombeau.

Oh! quand vous donnez le baptême, vous dites que nous sommes parents, que nous sommes frères! Ne craignez-vous point Dieu? Ne savez-vous pas qu'il vous entend? Pensez-vous le tromper?

Quand vous vous jouez de l'humanité comme d'un bétail, mais que dis-je, et pis encore; le bétail vous le soigne, et nous, vous nous martyrisez.

Que de soins ne prodiguez-vous pas aux chevaux de votre écurie! pour un cheval que d'esclaves ne donneriez-vous pas? Le pauvre esclave tsigain serait-il jamais en état de se mesurer avec un cheval?

### III.

Mes parents me pleureront! et je crains que ma mère ne meure en gémissant, quand mon fils lui demandera son père. Oh! comme on lui mentira!

Si je le revoyais, je me sentirais mieux, et je pourrais mourir! Ma pauvre femme, elle me pleurera et mourra de douleur!

Qui nous vend ne vend pas la pensée, bien qu'il vende aussi notre âme et ne tienne aucun compte de notre humanité.

Il s'en rit et ne regrette amèrement que notre faible prix; et lui prendrait-on son fils, ses parents ou sa femme, il n'en vivrait pas moins.

Qu'il serait mieux pour nous de n'être que des bêtes privées de sentiment et d'ignorer quel martyr nous attend, lorsqu'on nous joue aux cartes!

IV.

Qu'a-t il reçu pour moi? S'en trouve-t-il mieux? — Oh! mes blessures me poignent! — Mes fers m'étreignent; ils m'ont serré si fort que je voudrais mourir!

Verra-t-il ta face, ô mon Dieu! ce maître qui me vend? — Ses enfants vivront-ils? — Et la malédiction ne s'étendra-t-elle pas sur sa race, quand il ne sera plus?

Et me gardant là-haut ce qui me manque ici, y serai-je dédommagé des tourments et des supplices auxquels m'a livré ce maître impitoyable?

Fais-tu bien attention, Seigneur, comment tout va dans cette triste humanité? — Savais-tu ce que j'avais à endurer quand tu m'as donné l'être et comment je devais vivre?

Quand tu m'as donné la vie, quand tu m'as donné une compagne, quand tu m'as rendu père, savais-tu quel serait mon sort, que je naîtrais esclave et serais vendu?

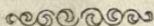
V.

Ainsi, pendant une nuit, parlait un tsigain vendu et acheté, affamé et garrotté dans la case. Il contemplait la lune et gémissait de ne pouvoir s'échapper. Ses chaînes l'étreignaient trop.

Le lendemain quel fut le chagrin de son maître, il avait perdu quatorze ducats, — c'était le prix du tsigain qui vient d'expirer.

# LA Tsigaine et son enfant

DEVANT LA STATUE DE LA LIBERTÉ.



Souris, m'amour, souris à ce jour serein, à la vie qui pour toi sera douce ! car, oh ! non, tu ne seras point tourmenté par le fouet d'un maître.

Porte à tes lèvres ce papier et le baise, et sens le parfum de justice qu'il exhale ; la liberté te bercera, et ses trois couleurs feront arc-en-ciel sur ton berceau !

Dieu ! mon fils sera libre, il n'aura pas à subir l'esclavage, à gémir de la tyrannie, à mener cette cruelle vie que jusqu'aujourd'hui je traîne.

Vois, m'amour, cette divine image de la Liberté. Que la liberté soit ton Dieu ; c'est elle qui dompte la tyrannie, c'est elle qui vient de briser nos jugs et nos fers.

Jure-lui, m'amour, qu'au besoin tu sauras un jour la défendre et lui servir de bouclier ; fais-en ta vie et ton espoir, ta foi et ton culte, ta seule image de Dieu.

Que la patrie dont elle te fait citoyen puisse compter sur ton bras, ton sang, ta vie, aux jours où il serait porté atteinte à ses justes droits.

Je le jure aujourd'hui en ton lieu et place : que mon serment soit ton baptême et ton *Credo* ; il suffit à te conduire au bien par le bien.

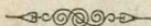
Je jure de ta part une éternelle reconnaissance aux Rou-

mains qui, honteux de nous voir le bétail d'un maître ont  
brisé nos fers et nous ont acceptés pour frères.

Et je chante pour toi : nous étions hors la loi ; nous  
sommes dans la loi ; l'esclavage est détruit , la tyrannie est  
morte ; vive la Roumanie !

Bucarest, 28 juillet 1848.

# LE LABOUREUR.



Quand je naquis, mon père était mort. Il avait tant lutté contre la misère ! Il habitait avec elle comme avec un spectre dès sa plus tendre jeunesse : la lutte a été longue et rude ; mais, hélas ! c'est le spectre qui a vaincu.

Vieillard encore vert, mon pauvre père regarda le ciel et dit : « O Dieu ! ayez pitié du laboureur ! » Alors l'ange du salut vint à lui, disant : « Reçois ton pardon ; tu es libre ; retourne en paix vers ton Créateur. »

Comme il se mourait, ma pauvre mère, alors grosse de moi, le regardait en pleurant. Puis, quand il fut mort, elle creusa sa fosse. Seule et manquant de tout, elle resta dans le veuvage ; mais comment lutter contre la pauvreté qui, plus forte, était devenue plus méchante ?

Au jour marqué, sentant les douleurs de l'enfantement, elle me mit au monde. Pâle et chétive, affamée et délaissée, elle pleurait sur la paille où elle m'avait enfanté, car elle était mère pour la première fois, et elle n'avait même pas de langes !

Peu après, elle versa des larmes encore plus amères quand elle vit ses mamelles tarir, n'ayant pas de quoi les féconder ; quand elle vit que la chaleur de son haleine et celle de son sein étaient impuissantes à réchauffer un chétif petit être, son enfant, qui pleurait toujours !

Mais l'amour maternel vivifie, et ma pauvre mère avec sa tendresse parvint à me faire subsister, travaillant jour et nuit : l'été, sous un lourd soleil ; sans feu, dans la rude saison des neiges et des frimas.

J'étais tout son amour et tout son souci. Soigneuse à me préserver des maux de la vie, mais trop pauvre pour m'élever, elle pouvait, du moins, me sourire, et c'était sa consolation. Je croissais, et tout me prospérait sous sa douce tutelle; elle riait quand je disais : Mère; — quand je commençais à bégayer, à marcher.

Plus tard, elle m'envoya, comme elle put, à l'école. Avait-elle de la joie quand, de loin, elle me voyait revenir à la maison avec ma petite chemise blanche, mon petit bonnet noir et mon livre sous le bras! elle avait le monde entier quand elle me voyait à table.

Puis, avec le temps, je suis devenu plus grand. J'étais heureux; mais combien il m'a fallu travailler pour produire quelque chose. Souvent je me disais : « Je suis garçon à présent. O bonheur! je pourrai nourrir ma mère : elle ne travaillera plus! »

Mais déjà sa vie avait tari. Dieu qui, du ciel, prend pitié de ceux qui souffrent, appela à lui ma mère. Je la pris dans mes bras : elle respirait encore; elle me bénit du regard, et, souriante, elle s'en alla rejoindre mon père.

Quand je la déposai dans la fosse par moi creusée, quand je jetai la terre sur elle, ô Vierge mère! il te souvient de mes pleurs et de mes gémissements. Alors, seul dans le monde, j'y vivais indifférent; je me nourrissais de larmes, en mémoire de ma mère que j'aimais!

Tandis que je cheminais, solitaire, dans la vie, à travers l'obscurité de ma route, j'aperçus comme une lueur : c'était l'amour et l'espérance que Dieu m'envoyait sous les traits d'une jeune fille orpheline. Je la vis, et je crus en elle, car elle était plus blanche que la neige, plus pure que la rosée du printemps.

Nous nous regardâmes, et nos yeux se baissèrent, et nos

âmes s'unirent comme dans un embrassement. Nous nous aimions ! Jamais le ciel, dans sa sainte joie, n'éprouva de plus doux transports !

Je lui disais en respirant son haleine : — « Vois-tu ce monde, ma chérie ? tout grand qu'il est, il nous est étranger. Personne ne s'y intéresse à nous et ne s'y inquiète si nous sommes bien ou mal. Viens, viens, orphelin et orpheline nous ferons maison.

« Tourterelle solitaire, errante dans les bosquets, je bâtirai, moi, ton nid, le nid qui t'abritera du froid et des tempêtes. J'irai, ma petite, chercher ta pâtée ; je t'apporterai la vie ; je t'apporterai la manne. Nous serons heureux ! » —

Alors la jeune fille de me répondre : — « Moi aussi, dans ton absence, je ferai tout ce que je pourrai, tout ce qui sera nécessaire ; et quand tu reviendras, je t'embrasserai ; je serai aux petits soins pour toi ; je préparerai ta nourriture ; je ferai ton bonheur. » —

J'ai travaillé comme quatre, et sans me plaindre, et quand je revenais du travail, je trouvais devant ma porte mon petit ange. Ah ! quelle joie, mon Dieu, lorsqu'un jour elle m'apprit que j'allais devenir père.

Je mourais d'impatience. Je me disais : — « Que pourrais-je bien lui donner ? De quoi peut-elle avoir envie ? » Mais elle, plus sage, venait près de moi et me disait d'épargner pour celui qui devait venir ; puis elle me contait comment elle voulait l'élever.

Il était proche le jour tant désiré, quand un changement auquel on ne s'attendait pas, commence à faire bruit dans le pays<sup>1</sup>. — On augmente le servage et la corvée ; on augmente la *klaka* ; on surcharge tant et tant le pauvre paysan qu'il ne peut plus y tenir.

<sup>1</sup> Allusion à la proclamation du règlement organique.

« Nous n'avons que le bras , mais le bras est à nous. Nous ne pouvons pas le briser éternellement dans notre travail. Il faut rabattre quelque chose, » crièrent les laboureurs des villages voisins <sup>1</sup>. Mais voilà que des gens d'armes des boyards et des Russes, toute une armée, arrivent, sabrant et garrottant.

Que diras-tu, justice humaine, quand viendra le jour de la justice divine? Ce qui s'est passé depuis n'est qu'un songe dont je ne me souviens plus. Je sais seulement qu'ils m'ont mené à l'Okna, et sans me dire pourquoi. O rage! ô cruauté!

A quelques jours de là, j'ai vu ce cher ange qui se cramponnait aux grilles : elle jeta un cri quand elle m'aperçut ; elle revint encore, encore ; mais ses genoux tremblaient. Avancée en grossesse, la pauvre femme, on la battit !

Depuis, je ne l'ai plus revue!... Père, mère, épouse chérie, enfant qui n'a pas vu le jour, est-ce vous que j'aperçois là-haut, dans ce séjour de lumière? est-ce vous ce groupe radieux que je vois dans le ciel?

Ne m'abandonnez pas, ô mes bien aimés ! Je sens que mes chaînes se brisent ; je vous rejoins dans le sein de Dieu, dans l'éternel repos. Une heure encore et je brave leur contrainte.....Mais la voici..... Je suis libre..... O Dieu, reçois dans tes mains l'âme du pauvre laboureur !

<sup>1</sup> Allusion aux mouvements qui eurent lieu dans les campagnes, à la suite de la proclamation du règlement, et dont le plus important fut celui du district de Prahova.

# LE KLAKASH<sup>1</sup>.

(Traduction de M. A. VAILLANT.)



Toujours à la glèbe attachés,  
L'eau que nous buvons est amère ;  
Toujours avant terme arrachés,  
Nos loyers font notre misère.  
De nos guérets, de nos moissons,  
Rien n'est à nous que la semence,  
Et ceux-là que nous engraissons  
Ne nous laissent que l'indigence.

Ah ! frères, c'en est trop ! allons, brisons,  
Brisons l'esclavage et ses chaînes !  
Dans la lutte ensemble frappons ! mourons !  
Ou délivrons-nous de nos peines.

Nous ne sommes qu'un vil bétail,  
Notre esclavage est séculaire ;  
Toujours esclaves du travail,  
Toujours esclaves de la terre.  
Nos bœufs, nos blés et nos moissons,  
Nous, nos enfants et nos compagnes,  
Tout fait dot à quelques frelons.  
Dans nos champs et sur nos montagnes.

Ah ! etc.

Qu'ils sont heureux lorsqu'à l'encan  
Ils nous ont vendus en fermage,  
Et qu'ils ont touché, fin de l'an,  
L'usure de notre esclavage !  
A compte sur nos nourrissons,  
Sur le vieillard et sur la veuve,  
Nos bras engendrent les moissons,  
Les moissons l'or qui les abreuve.

Ah ! etc.

Et quand par force ils ont perçu  
Droits de l'État et droits du prêtre,  
Par force encore et sans reçu  
Ils perçoivent le droit du maître ;

<sup>1</sup> MM. A. Vaillant et J. Ferrand ont essayé de traduire en vers français, le premier : le chant du *Klakash*, la légende de *Maître Manol* et la ballade de *Maria de Bez-Dad* ; et le second, l'ode à *la Roumanie*, de M. César Bolliac. Nous joignons ici ces divers fragments. (Note du Traducteur.)

Puis sur un siège au tribunal,  
Harpagons à triple visage,  
Ils nous écorchent et pas mal,  
Et des deux mains selon l'usage.

Ah! etc.

Nous sommes seuls tout leur avoir;  
Ils nous taxent force et faiblesse;  
Nos enfants seuls font leur pouvoir;  
Nos mains seules font leur richesse,  
Et notre travail de dix ans  
Leur fait un habit de parade,  
Paie une actrice, un charlatan,  
Une orgie, une mascarade!

Ah! etc.

Dans leurs granges, dans leurs greniers,  
Nous déposons, pauvres abeilles!  
Et quand sont remplis les milliers  
De ces gigantesques corbeilles,  
Ils nous en chassent, les frelons!  
Pour en manger le miel plus vite;  
Puis, quand sur le tard nous rentrons,  
Nous ne trouvons plus rien au gîte.

Ah! etc.

Hier, au vent notre travail  
S'en allait, rapportant misère,  
Aux autres les blés, à nous l'ail!  
Mais sans les bras qu'est-ce la terre?  
S'ils disent : Nous n'entendons pas;  
Que chacun de nous leur réponde :  
Le sol n'asservit point le bras,  
Il est au bras qui le féconde.

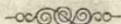
Ah! etc.

C'est le fer qui fait les moissons,  
C'est le fer qui doit les défendre.  
Ne donnons donc plus aux frelons  
Notre pain cuit sous la cendre.  
Nous leur avons dit maintes fois :  
« Avec nous daignez vous entendre ;  
« Vous avez dénié nos droits ;  
« Nous les tenons, venez les prendre ! »  
Ah! frères, c'en est trop! allons! brisons,  
Brisons l'esclavage et ses chaînes!  
Dans la lutte ensemble frappons! mourons!  
Ou délivrons-nous de nos peines!

# A LA ROUMANIE!

TRADUCTION LIBRE EN VERS FRANÇAIS,

Par M. JULES FERRAND.



## I

Reprends ton sceptre, ô Roumanie !  
Revêts ton antique fierté ;  
Car l'*Uriash*, ton bon génie,  
Sur ton sol marche en liberté ;  
Il marche, au front portant l'étoile ;  
Cependant que, jetant son voile,  
Le Danube va, libre et fier,  
Vers les pays où naît l'aurore,  
Et pour arriver au Bosphore  
S'élance et lutte dans la mer.

Sorti de sa couche de pierre,  
Après un long et lourd sommeil,  
Il va, le géant tutélaire  
Des Daces, enfants du Soleil ;  
Tel qu'un seigneur qui se promène,  
Il va, parcourant son domaine ;  
Il revoit tes plaines, tes champs,  
Tes monts aux neiges éternelles,  
Hauts remparts, vieilles sentinelles  
Qui semblent défier le temps !

Il se demande s'ils reposent  
Sur leurs fondements de granit ;  
Si les beaux fleuves qui t'arrosent  
N'ont pas dévié de leur lit ;  
Il regarde si la couronne  
Qu'à toute nation Dieu donne  
Brille encore à ton noble front ;  
Si ta large et forte ceinture,  
Riche présent de la nature,  
Te défend contre tout affront.

O toi qu'adoraient nos ancêtres,  
Divin Soleil, suspends ton cours!  
C'est ici qu'ils vivaient sans maîtres,  
Ici qu'ils mouraient pleins de jours!  
Vois-tu ces grottes solitaires?  
Là se célébraient tes mystères,  
Là Zamolxis dicta ses lois.  
Ces monts, sur lesquels l'aigle plane,  
Virent Mars, Hercule et Diane,  
Bacchus et ses premiers exploits.

Vois ces êtres chétifs et hâves!  
À peine couverts de haillons,  
De la terre éternels esclaves,  
Ils vont, courbés sur les sillons.  
Contre la faim Dieu sait leurs luttes.  
Blottis, la nuit, au fond des huttes,  
Ils en sortent comme des loups.  
Pauvres Klakash! un maître avare  
Du fruit de leurs labeurs s'empare,  
Souvent ils meurent sous ses coups.

Qu'un seul de tes rayons les frappe,  
Brillant Soleil! et tu verras  
Ces cœurs d'où la plainte s'échappe,  
Redevenir cœurs de soldats.  
Oui, tu verras, à leur courage,  
Si ces Roumains du nouvel âge  
Ne sont pas ceux de Jean Atzan!  
Non, Soleil, elle n'est pas morte  
La nation vaillante et forte  
Qui sut résister à Trajan!

Nos tyrans ont perdu leurs peines.  
Peuple opprimé, jamais soumis,  
Le sang dace court dans nos veines;  
Nous nous souvenons de Sarmis.  
Oui, j'en jure par toi! nous sommes,  
O Soleil! les fils de ces hommes  
Qui, la veille des grands combats,  
Au Danube s'en allaient boire,  
Jurant, s'ils n'avaient la victoire,  
Vivants, qu'ils ne reviendraient pas!

Darius, Philippe, Alexandre  
Vainement luttèrent contre eux.  
Ceux qu'ils réduisaient à se rendre  
Ne les trouvaient que généreux.

Et quand , dans la guerre endurcie ,  
Rome te conquit , ô Dacie !  
Ton dernier roi sut te venger .  
Buvant à la coupe fatale ,  
Il dit : « Périsset Décébale  
Plutôt que d'être à l'étranger ! »

Trajan triompha . Sa conquête  
Qu'immortalisèrent les arts  
Cent vingt-trois jours mit Rome en fête  
Au cirque ou dans le champ de Mars .  
Jamais plus de joie et d'ivresse !  
Jamais le grand peuple en liesse  
N'eut plus de pain ni plus de jeux !  
Jamais la ville aux sept collines  
N'entendit ses voix sybillines  
Célébrer des jours plus heureux !

C'est qu'on les savait redoutables  
Ces Daces au cœur indompté .  
Rome les grava sur ses Tables ,  
Avec rang et droit de cité .  
C'est peu : dans sa grande famille  
Bientôt elle compta la fille  
A qui Trajan offrit sa main ;  
Et de cette union féconde  
Naquit , pour grandir dans le monde ,  
Cet enfant qui fut le Roumain !

Le Roumain ! race impérissable ;  
Sang du Dace et du Peuple-Roi ;  
Rempart non bâti sur le sable ;  
Peuple à qui nul n'a fait la loi !  
Colon ou soldat d'avant-garde  
Qui marche , quand Rome s'attarde ,  
Contre les barbares du Nord ;  
Qui , dans le calme ou dans la lutte ,  
Du ciel ne craignait que la chute ,  
Voyant la gloire dans la mort !

Peuple qui , dans l'Europe esclave ,  
Seul n'a jamais courbé le front ;  
Qui , toujours libre et toujours brave ,  
S'est battu sans subir l'affront !  
Si , par je ne sais quel système ,  
Il a pu , s'oubliant lui-même ,  
Perdre , ô pays ! ton souvenir ;  
S'il n'a pu voir , en des temps sombres ,

De ses aïeux passer les ombres ,  
Un doigt levé sur l'avenir ;

Si, régi par des mains impures ,  
Il travaille et lutte sans fruit ;  
Si, par la faim et les tortures ,  
A cet état ils l'ont réduit ;  
O Soleil ! c'est le cours des choses .  
Ainsi le vent flétrit les roses ;  
Ainsi ton éclat est voilé .  
Il n'est pas de ciel sans orages .  
Mais Dieu souffle sur les nuages ,  
Tu marches , libre et consolé !

## II

Il fut fatal le jour où cette servitude  
Sur nos campagnes s'étendit.  
Alors le peuple à qui la vie était plus rude ,  
Soumis au joug, s'abâtardit.  
Tout le pays roumain se couvrit de ténèbres.  
Honneur, patrie et liberté ,  
Traditions, lois, mœurs, tout, dans ces jours funèbres,  
Périt, par un souffle emporté !  
De là ces noms divers et ces races barbares.  
Au lieu des colons de Trajan,  
Des hommes de rapine et des Boyards avarés ;  
Au conseil des princes Séjan !

## III

Comme une fleur non abritée  
Contre les feux du jour ;  
Comme une femme que l'amour  
N'a jamais agitée ;  
Comme un enfant pâle et chétif,  
Sevré, presque en naissant, des baisers de sa mère,  
Un peuple indifférent n'est plus ! il gît, captif,  
Comme la brute, au fond de sa misère.  
Il est, dans son pays, sur la terre étrangère.  
Son regard ne voit pas et son cœur ne bat plus.  
Rien d'humain ne respire en son âme flétrie.  
A peine songe-t-il aux biens qu'il a perdus.  
Son tyran est son Dieu ; sa hutte, sa patrie.  
Vil dans la paix, lâche dans les combats ,

Il a regret au joug, quand il a l'arme au bras.  
On ne défend que ce qu'on aime.  
Comment aimerait-il ce qu'il ne connaît pas ?  
Hélas ! il s'ignore lui même !

IV

Depuis Mikaël-le-Vaillant,  
Sous le regard de Dieu qui traça ta carrière,  
Toujours jeune et toujours brillant,  
Sur ce jardin de l'Orient  
Vainement, ô Soleil ! tu versas ta lumière.  
Nos pères s'éveillaient parfois ;  
Parfois, ils murmuraient contre la tyrannie,  
Mais le sabre étouffait leur voix,  
Ou, réduits à fuir dans les bois,  
Seule, tu dévorais tes pleurs, ô Roumanie !  
Alors pleuvaient à larges flots  
Sur ton sein pâle et nu les maux de toute sorte.  
Chaque jour y fait voir les os  
De ceux qui, troublant ton repos,  
Vinrent te dépouiller, lorsqu'on te croyait morte !  
C'était peu du Turc et du Czar,  
L'Aigle d'Autriche prit sa part de la curée.  
Puis vint la meute du Phanar :  
Beys sortis du fond d'un bazar,  
Princes au plus offrant et tyrans en livrée !  
Jusqu'à des Roumains, ô pudeur !  
Qui, fils dégénérés et plus vils que leur maîtres,  
De leur pays vendaient l'honneur,  
Comme s'ils n'avaient plus au cœur  
Que ce qui fait mouvoir les valets ou les traîtres !  
Il est des temps, ô Mikaël !  
Où l'âme la plus forte est souvent impuissante.  
Race inféconde sous le ciel,  
Arbre sans fruit, ruche sans miel,  
Tel est le peuple, hélas ! dont la vie est absente !  
Surgisse un Lazare, un Tudor !  
Vienne un coup de tonnerre ! et le mort ressuscite ;  
Il voit, il sent, il croit encor ;  
Et, prenant un nouvel essor,  
Il sait mourir, fidèle à l'honneur qui l'excite !  
Ainsi, quand reparait Avril,  
Tout rit, tout reverdit aux champs, et l'hirondelle  
Joyeuse, revient de l'exil.  
Ainsi, lorsqu'a passé le Nil,  
La terre de l'Égypte est plus jeune et plus belle.

V

*Tsara Rumanesca !* perle de l'Orient ,  
Brune aux yeux noirs , aux longues tresses ;  
Belle , sur ton grand fleuve et sous ton ciel riant ,  
Plus belle encor dans tes tristesses !  
O patrie ! au récit des maux par toi soufferts ,  
Toute l'Europe est attentive :  
Déjà , noble martyrè , elle a brisé tes fers .  
Hélas ! la plaie est encor vive .  
Patience ! les jours promis se lèveront .  
Rouvre ton cœur à l'espérance !  
Bientôt , le sceptre en main et la couronne au front ,  
Sœur adoptive de la France ,  
Parmi les nations tu reprendras ton rang .  
N'as-tu pas , ô ma Roumanie !  
Conquis le droit de vivre ou de verser ton sang ,  
Comme ta mère , la Dacie ?  
Parle donc , Dieu t'écoute ! et libre dans ton choix ,  
Règne sous un chef juste et sage .  
Arrière ces boyards qui , du miel dans la voix ,  
A ta dot font si bon visage !

VI.

Sur le Milkow , à Focsani ,  
Verre en main , au front des couronnes ,  
Apportez du vin plein sept tonnes  
Des coteaux de Dragachani .  
Au-dessus de la table élevez un trophée ,  
Où l'épi de Cérès et la lance de Mars  
Se mêlent , dans les fleurs , à la lyre d'Orphée ,  
Et l'Urùs symbolique à l'Aigle des Césars .  
Buvons aux jours qui vont renaître .  
Déjà frères , soyons amis !  
Prince latin , la fille de Sarmis  
Attend un époux , non un maître .

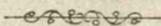
Paris , 31 décembre 1856 .

---

# MARIA DE BEZ-DAD <sup>1</sup>

BALLADE.

(Traduction de M. A. VAILLANT.)



Maria la blonde,  
Beauté de Bez-Dad,  
Plus que tout au monde  
Aimait Hunyad.

Sa mère une fois  
Comprit son absence  
Et lui fit défense  
D'aller plus au bois.

Lors l'enfant folâtre,  
Quand les bœufs rentraient,  
Donnait à son père  
Baisers qui brûlaient.

Mais la pauvre fille,  
D'amour si gentille,  
N'y peut plus tenir;  
Et, pour en finir,  
Va, court à grand'mère  
Contre ce mystère  
Qui la fait mourir.

« Mère grand, ma bonne,  
Ne me gronde pas :  
Maman me soupçonne  
D'aimer Nicolas ;  
Mais, Dieu me pardonne !  
Et je l'aime, hélas !  
Hélas ! oui, je l'aime ;  
Et, si tu voulais,  
Ce mois, demain même,  
Je l'épouserai. »

— « Que dis-tu, ma fille ?  
Y penses-tu bien ?  
Toi, fraîche et gentille !  
Et lui, un vaurien ! » —

<sup>1</sup> Village des Carphates a un écho voisin qui répète deux fois le son.

« Qu'importe, grand'mère,  
S'il est dans mon cœur ;  
C'est pour m'en défaire  
Que tu me fais peur.  
Pourtant si je l'aime,  
Pourquoi donc le fuir ?  
S'il m'en dit de même,  
Pourquoi le haïr ? »

— « Crois-moi, je t'en prie,  
Pour passer la vie  
Il ne faut chercher  
Que ceux, ma chérie,  
Qu'on peut approcher ;  
Et tu sais, Marie,  
Lui n'est qu'un vacher. » —

« Dans votre colère ;  
Mais ce n'est pas beau,  
Maltraiter, grand'mère,  
La fleur du hameau,  
Lui qui sait tout faire.

— « C'est un vil croquant ;  
Et ne t'en déplaie.  
Mais regarde Blaise :  
Quel air bon enfant ! » —

« Tu me le refuses ;  
C'est bon ; j'attendrai  
Et sais pour excuses  
Ce que je ferai ;  
Car, un jour, j'y songe,  
Le ciel s'ouvrira,  
Et dans un beau songe  
Dieu me l'enverra. »

A ces mots la vieille  
Qui jadis trois fois  
Vit s'ouvrir la veille  
Du grand jour des rois,  
La voûte éthérée,  
Court, tout effarée,  
Conter sur-le-champ  
Le fait à la mère  
De la pauvre enfant.  
« Cependant j'espère,

« Lui dit-elle enfin,  
« Pouvoir la défaire  
« D'avec ce vilain;  
« Mais, laissez-moi faire,  
« Attendons demain. »

Quand vint l'heure dite  
Et quand sur le soir  
La pauvre petite  
Dehors le manoir  
Eut dressé son gîte  
Afin de mieux voir  
La réponse écrite  
A son long espoir,  
La vieille sorcière  
Prend une lumière,  
Monte au haut du toit;  
Et, malgré le froid,  
Là, debout derrière  
La haute cornière,  
Attend la prière  
De l'enfant qui croit.

Lors bientôt Marie  
De crainte et d'espoir  
Bas, tout bas s'écrie :  
« Oh ! j'ai cru le voir;  
Oui, c'est Dieu lui-même !  
Et tout haut : Dieu bon !  
Puisque mon cœur l'aime,  
Puisqu'il dit de même,  
Peux-tu dire : non ? »  
Tout à coup un éclair brille ;  
Timide enfant, pauvre fille,  
Elle tombe sur ses genoux,  
Une voix, voix infernale,  
La voix de la mort, le râle  
Lui dit : Non, prends un autre époux.

Puis encor la nuit, le silence ;  
Puis un cri qui part et s'élançe,  
Cri mêlé de peur et d'amour.  
On court, on arrive, on l'emporte.  
C'était trop tard... elle était morte !  
Hunyad lui survécut d'un jour.

# MAITRE MANOL

OU

## FONDATION DU COUVENT DE LA COUR D'ARGES <sup>1</sup>

(Traduction de M. A. VAILLANT.)



L'été passé, maîtres maçons,  
Charpentiers et leurs compagnons,  
Avaient fort avancé l'ouvrage;  
Mais le diable avait détruit tout.  
C'était déjà son second coup;  
Pour le troisième, allons, courage!

Voici venir Bassaraba <sup>2</sup>!  
L'entends-tu, Boujor Barnaba?  
Il jure à tous sur sa couronne  
De nous passer la corde au cou  
Si tout n'est prêt à près d'un clou  
Jusques à la fin de l'automne.

Et qu'y faire? répond Boujor :  
Si Leviathan s'arme encor  
Contre nous avec ses diablasses,  
Sans doute il nous faudra mourir,  
Car Bassaraba sait tenir  
Mieux que personne ses promesses.

Alors, entrant au milieu d'eux,  
Leur Staroste, homme vertueux,  
Maître Manol de Caracale <sup>3</sup>,  
Frères, dit-il, écoutez-moi :  
J'ai compris enfin le pourquoi  
De cette magie infernale.

<sup>1</sup> Première résidence des princes valaques.

<sup>2</sup> Nagu I Bassaraba, qui régna de 1513 à 1518.

<sup>3</sup> Chef-lieu du district de Roma-nat'i, au Banat de Craïova.

Le voici ; mais en bon chrétien  
Que chacun le commente bien,  
Et je n'allonge pas ma phrase,  
Vous voulez tous ne pas mourir,  
Mais la muraille pour tenir  
Demande une femme pour base.

Laquelle ? il n'est pas à choisir.  
Demain nous les verrons venir  
Nous apporter notre pitance ;  
Alors on claquemurera  
La première qui paraîtra.  
Qu'en dites-vous ? mais quoi ! silence ?

Vous hésitez ? vous avez peur ?  
Non ! Eh bien ! jurez sur l'honneur  
Avec moi qu'en ce jour eritique,  
Sans détour, remords ni douleur,  
Vous vous dévouez de bon cœur  
A la délivrance publique.

Par le Christ jurez tous : maudit  
Comme Judas qui le vendit  
Le traître qui sur ce mystère  
A sa femme osera s'ouvrir !  
Que, vivant, il serve à nourrir  
Les vers immondes de la terre !

Ou jurer ou mourir ! « Jurons ! »  
Et, soudain maîtres, compagnons  
De crier chacun : Je le jure !  
Mais combien là de faux serments !  
Combien dans leurs embrassements  
Calculent déjà leur parjure !

Ce fait étant comme je dis,  
Chacun retourne à son logis.  
S'il y fut discret, je l'ignore ;  
Quant à Manol, il ne dit mot,  
Embrasse trois fois son marmot  
Et va dormir jusqu'à l'aurore.

Nos ouvriers, le lendemain,  
Sont déjà là de grand matin  
Tout prêts à se mettre à l'ouvrage ;  
Mais le charme dure toujours  
Et tout leur travail de huit jours  
Vient de crouler avec tapage.

Que faire? on s'arrête, on attend,  
Pour reprendre, l'heureux instant  
Qui fera tomber la potence.  
Déjà le jour est attiédi,  
Le soleil est à son midi,  
Voici l'heure de la pitance.

Ma truelle, vite! garçons,  
Tous à l'ouvrage! compagnons,  
Au loin je vois une Catane<sup>1</sup>  
A qui? je n'en sais rien, ma foi!  
Dit Manol; et tous plein d'effroi,  
Tout bas: c'est Uça<sup>2</sup> de Padane!

C'est Uça qui n'a pas vingt ans,  
Uça qui, depuis deux printemps,  
Jouit des douceurs du ménage;  
Uça qu'à la fraternité,  
Victime de sa probité,  
Lui, Manol, va donner en gage.

Uça, tu viens fort à propos;  
Assieds-toi là, prends du repos,  
Nous avons à causer ensemble.  
— Non, je me sauve à la maison;  
J'entends d'ici notre enfant  
Crier: Maman! et mon cœur tremble. —

Uça! Uça! plus tu n'iras!  
Et la prenant entre les bras  
Il la porte sur la muraille.  
Tiens-toi là, debout; ne crains rien!  
Baisse les bras, regarde bien;  
J'ai déjà fait jusqu'à ta taille.

— Assez, Manol! oh! c'est affreux;  
Moi qui t'aime comme mes yeux;  
Mais songe donc que je suis mère,  
Et que le fruit de nos amours  
Attend mon sein; — et lui toujours  
Répète: Ce n'est rien, ma chère!

Et toujours il travaille. Enfin  
Quand la brique a couvert le sein  
Et le vil ciment les épaules,

<sup>1</sup> Femme de Catan, c'est-à-dire de soldat. Tous les Valaques l'étaient alors.

<sup>2</sup> Prononcez Outza, finale de Marioutza, Mariette, Marion.

Uça se répand en sanglots,  
Puis chante ; et de tendres échos  
Nous ont conservé ces paroles :

Manol ! maître Manol,  
La muraille me serre !  
Mon lait blanchit la pierre !  
Es-tu donc ivre ou fol ?  
Adieu, maître Manol !

A ces mots il suspend l'ouvrage,  
Son cœur s'est senti défaillir ;  
Mais sur ses lèvres qu'il outrage  
Un baiser qu'il vient de cueillir  
Lui donnant un nouveau courage,  
Le sacrifice va finir.

Il est fini ; sur sa victime  
Manol lui-même, en l'achevant,  
Tombe et meurt. Par ce double crime,  
Depuis lors église et couvent,  
Demeurés fermes sur leur base,  
Jettent le passant dans l'extase.

Hermanstadt, 1845, en ma prison.



# TABLE.



Critique des œuvres poétiques de M. César Bolliac, par M. Vaillant. . . . .	1
---	---

## TRADUCTIONS EN PROSE.

Domnul Tudor. . . . .	3
Sonnet à la Roumanie. . . . .	33
A l'Aigle Dace. . . . .	35
Le Klakash. . . . .	37
Stances à M <sup>me</sup> ***. . . . .	41
Patria. . . . .	43
A la Roumanie. . . . .	45
A ma Muse. . . . .	51
Okna. . . . .	53
Sila. . . . .	59
La Peine de Mort. . . . .	63
Le Danuhe. . . . .	71
Le Tsigain vendu. . . . .	75
La Tsigaine et son enfant. . . . .	79
Le Laboureur. . . . .	81

## TRADUCTIONS EN VERS FRANÇAIS.

Le Klakash. . . . .	85
A la Roumanie. . . . .	87
Maria de Bez-Dad. . . . .	93
Maitre Manol. . . . .	97

FIN DE LA TABLE.

